

**FNA 1784 -
Apex (M57)**

Jean-Marc Ligny

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY



APEX (M 57)

La Saga d'Oap Tào - 2



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Jean-Marc LIGNY

APEX (M57)

LA SAGA D'OAP TÄO - 2

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

(©) 1990 Éditions Fleuve Noir.
ISBN 2-265-04421-0 ISSN 0768-3014

Il y a ce soleil qui explose dans ma tête. La lumière a percuté les bâtonnets et les cônes de ma rétine qui sont maintenant stimulés en permanence, elle a tressé un méli-mélo d'arcs-en-ciel dont elle a rempli à ras toutes mes douilles. Voilà ce que je vois, maintenant. Et puis toi, ici rien qu'une silhouette, là un flamboiement, un fantôme solarisé de l'autre côté de mon enfer. Qui es-tu ?

Samuel Delany (Nova)

CHAPITRE XIV

Au travers de l'anneau

Je ne sais pas ce qui s'est passé : en émergeant du Saut, la *Puce* s'est mise à dériver à une vitesse écrasante. Une seconde j'ai cru que le Saut avait foiré – qu'on allait plonger indéfiniment. Puis – à travers mon vertige – j'ai vu la géante bleue dans le pano, trou de lumière dans la nuit éternelle. Et l'anneau autour, rouge-jaune-vert luminescent, couronne de brume cosmique... qui s'étendait visiblement.

Non. *Se rapprochait*. Trop vite !

— Zag-O, qu'est-ce qui se passe ?

Le droïde s'était arraché à son mantra hyadim : tendu sur le siège de pilotage, relié par broches et drains au vaisseau fou, il cliquait frénétiquement, marmonnait des données en langage machine. Il ne m'a pas entendu.

Je me suis redressé tant bien que mal, un marteau-pilon dans la tête et une tonne de plomb à chaque pied, me suis traîné jusqu'aux panels abstraits de la *Puce*, pour tenter de repérer parmi tant de contrôles et témoins ceux qui étaient dans le rouge. Des alarmes discordantes me vrillaient les oreilles et des flashes inquiétants clignotaient ici et là.

Zag-O m'a aperçu, stroboscopé par toutes ces lumières.

— C'est un problème de champ magnétique, a-t-il déclaré. L'anneau est composé de gaz fortement ionisés... et nous avons émergé trop près. Les mémoires de l'ord de bord sont affectées : toutes les données s'effacent à mesure que je les rentre.

— Enfer de Dante, j'ai grommelé. Qu'est-ce que je peux faire ?

J'avais beau secouer la tête, me frotter les yeux, m'accrocher aux poignées pour rester debout – en vain : mes jambes m'entraînaient au sol, des phosphènes explosaient sous mes paupières et une masse de métal en fusion flicflaquait dans mon crâne. J'ai remarqué sur un display qu'on atteignait les 12 g d'accélération – et ça augmentait...

— Tu pourrais...

La voix de Zag-O s'est perdue dans les stridulations des alarmes. Je me suis péniblement tourné vers lui :

— Zag-O ?...

Il ne bougeait plus, ne parlait plus, ne faisait rien. Tétanisé sur le siège de pilotage, telle une statue électrique. Et partout ça clignotait, ça crépitait, ça hululait.

— Zag-O, vieux bonze, c'est pas le moment de faire ta prière !

J'ai rampé vers le siège – soudain l'air lui-même s'est illuminé.

Comme si les phosphènes sortaient de mes yeux pour dériver dans la cabine en tourbillons d'étincelles. Mon regard halluciné s'est porté vers le pano... J'ai compris : on *traversait* l'anneau – ou plutôt la sphère, la grosse bulle de gaz en expansion autour de l'étoile.

Une pluie de lumière orangée rayait l'espace, virant au jaune-vert à l'avant, cinglait la *Puce* qu'elle ionisait à son tour. Mon corps lui-même se mettait à crépiter, des aigrettes bleuâtres jaillissaient de mes doigts, crachotaient dans mes cheveux. Zag-O, lui, frisait le court-circuit : des arcs électriques dardaient entre ses différentes connexions. J'ai réussi à l'atteindre et je l'ai débranché (je prenais le jus, mon coeur s'affolait). Il s'est affaissé comme un gaw-gaw à l'agonie.

Je l'ai évacué du siège et j'ai pris sa place – pur réflexe, vu que je ne savais pas piloter cette *Puce* même en fonctionnement normal. Devant moi, le panel de bord était zébré d'éclairs. Le vaisseau hurlait sa douleur sur tous les tons. L'accélération frôlait les 20 g, l'induction magnétique les 10 gauss – ma tête et mes pieds s'attiraient et se repoussaient alternativement. Comment réfléchir dans un état pareil ? Je disjonctais, moi aussi...

Dans le pano, l'averse de particules verdissait. Son apex était ce gouffre blanc-bleu aveuglant au fond du ciel – l'oeil de la mort elle-même, et son souffle m'aspergeait de lumière. (Je vous jure que j'ai cru y rester, et si j'avais su prier comme Zag-O, je n'aurais pas manqué de le faire.) Je crois que j'ai crié – un grand cri violet, qui sonnait comme du métal brûlant dans mes oreilles. Puis tout s'est mélangé – couleurs et bruits, douleur et cris – spirales sidérales, tourbillons de ténèbres – mon coeur a dû lâcher, ou ma tête a craqué, en tout cas j'ai *déconnecté* – comme Zag-O, raide bloqué sur le siège, masque figé de pure terreur – c'est ainsi que je me suis vu.

D'ailleurs – par un autre regard.

Après quoi j'ai vu ma main.

A quelques centimètres de mon visage, gonflée et violacée. Les ongles saignaient. J'avais un goût de sang dans la bouche, il en coulait également de mes narines. Derrière le sang, un autre goût, acide et piquant : du vomi.

Je m'étais dégueulé dessus. Ça avait éclaboussé par terre, sur les commandes qui m'entouraient, partout. C'était immonde.

Ce spectacle infâme m'a fait réagir : je me suis levé d'un bond – un peu trop vite : ma vue s'est brouillée, mes oreilles ont sifflé, obstruées elles aussi par une croûte sanguinolente. Coeur battant, bras ballants et bouche en carpe, j'ai titubé jusqu'à la cabine-douche, me suis extrait de ma combi souillée que j'ai refilée au nettoyeur, et me suis laissé bercer/masser par les multiples jets d'eau mousseuse, d'air chaud, de rayons purificateurs. Au moins, j'ai réfléchi : si la douche et le nettoyeur fonctionnent, c'est que tout n'est pas foutu à bord...

Je ne suis pas resté dans ce cocon tiède aussi longtemps que je l'aurais souhaité, car Zag-O m'inquiétait. J'aurais dû m'occuper de lui tout de suite, au lieu de... Enfin j'étais clair maintenant, capable d'agir efficacement.

Il gisait toujours sur le sol de polyvinyle, là où je l'avais laissé tomber. Raide et déjà bleu. Mort ? J'espérais que non. Mais j'ignorais combien de temps j'étais resté dans le coltard. Dehors (dans le pano, qui fonctionnait toujours), l'anneau meurtrier n'était plus qu'un tore de brouillard jaune-vert sur l'azimut, et l'étoile géante était heureusement masquée à mes rétines éblouies, du fait de la rotation du vaisseau. On était donc passés... à quel prix ?

J'ai emporté Zag-O dans l'alvéole de soins, à l'aide d'une plaque antigrav. Elle l'a accepté sans rechigner, a commencé à le traiter sans poser de questions. En fait elle l'a simplement branché sur des circuits vitaux de secours : air, eau, nutriments. Son cerveau était déconnecté de toutes ses terminaisons externes, m'a appris l'alvéole de soins ; n'ayant aucune formation en bionique, elle ne pouvait rien faire de plus pour lui.

Je suis retourné d'un pas lourd dans le poste de pilotage. Ce n'était plus l'accélération qui m'accablait, mais le spleen : Zag-O était retombé dans l'état même où je l'avais récupéré, parmi les astéroïdes (j'aurais dû me rendre au GRIS, ce jour-là !)([1])... Mais cette fois pas d'Ay-Tek pour le retaper. Perdu à deux mille années-lumière de chez moi, je n'avais aucune idée de la manière dont on programmat un Saut dans cette crackeuse volante. Des lueurs confuses et des chiffres abscons clignotaient dans la jungle électronique du poste de pilotage, ne traduisaient en langage codé que l'expression de mon propre désarroi. Au moins je comprenais pourquoi Zag-O n'avait aucun souvenir de sa précédente expédition : le champ magnétique de l'anneau de la Lyre avait tout effacé...

Cette explication ne me remontait pas le moral. Pourquoi n'avait-il rien dit ? Rien prévu ni deviné ? Il devait certainement exister un caisson isolant à bord de cet engin, un endroit où il pouvait protéger sa fragile cervelle... Mais s'il m'avait laissé me démerder avec

le vaisseau fou accélérant à 20 g, aurait-on réussi à passer l'anneau et se stabiliser ? Peut-être qu'on serait morts, rapidement et douloureusement, écrabouillés par l'accélération qui poussait la *Puce* toujours plus vite vers cette étoile vorace... Zag-O avait risqué sa vie – du moins sa santé mentale – pour sauver la mienne. Merci, Zag-O... Comment dire merci à un quasi-cadavre, gisant raide et bleu au milieu de tuyaux et palpeurs ? Je me sentais désespérément *seul*, noyé dans l'espace profond au large d'un système même pas mentionné au Répertoire Général des Planètes... Et pour cause : il n'en avait pas.

Officiellement.

Car j'en ai trouvé une.

C'était ce que la *Puce* essayait de me dire depuis un moment : on approchait d'une planète, que faire ?

Je l'ai aperçue en bas à gauche du pano : un petit croissant ocre-jaune, infime sous l'immensité du tore coloré qui se déroulait au fond de l'espace. Obéissant à des automatismes primaires, la *Puce* se dirigeait vers elle, attirée comme un crocker de Tatooïne par la mousse de glace. Et ce qu'elle me transmettait (tous ces chiffres qui défilaient se sont éclaircis tout à coup), c'était ses observations concernant la planète : diamètre, coordonnées, révolution, masse, gravité de surface, etc.

Mon spleen oublié, j'ai étudié ça de plus près : la planète semblait de type terrestre, ou voisin : la pesanteur s'en approchait aux 7/10^e, l'atmosphère était riche en azote et oxygène et contenait fort peu de gaz gênants ou toxiques, le sol était rocheux, solide et stable, il y avait de l'eau (en faibles quantités), bref, le confort – sauf un détail : la planète tournait trop lentement.

Sa période de rotation équivalait sa période de révolution autour de l'étoile, de sorte qu'elle avait une face perpétuellement tournée vers la géante bleue, grillant à des températures estimées à plus de 120°C, et l'autre face plongée dans la nuit éternelle, gelant à... Non, tiens, pas tant que ça : les sondeurs de la *Puce* calculaient un minima de -15 seulement sur la face obscure. Une source de chaleur interne ? Je me suis frappé le front : l'anneau... très ionisé, très énergétique – donc *chaud*... La face « obscure » était éclairée – et chauffée – par l'anneau de la Lyre. Nuit étrange...

Tandis que la *Puce* se rapprochait de cette planète inconnue (sauf de Bérénice, j'ai songé, sinon elle ne m'aurait pas envoyé là), débitant des données sans cesse plus affinées, je me suis attelé sérieusement au moyen de communiquer avec l'ord de bord – j'étais *forcé* de collaborer avec lui maintenant.

Au bout de deux heures d'essais, patience, bagarres, arrachage de cheveux et retenez-moi-ou-je-casse-tout, j'ai réussi à établir un contact avec l'ord et à lui faire reconnaître ma voix. Ce crétinoïde

s'exprimait comme Ay-Tek ! Il mélangeait les temps des verbes et l'ordre des mots ! Est-ce que ses progs étaient aussi tordus ?

« A bord bienvenue de la *Puce* », a-t-il grincé. « Nous planète actuellement non répertoriée approcherons. Orbite équatoriale ussions-nous programmé d'apogée 853 km et périégée 232 km pour attente. Instructions aviez-vous d'autres ? »

Je lui ai demandé de préparer la navette BZZ pour une sortie de 100 h TD environ, de s'installer sur son orbite en attendant mon retour, et de prendre soin de Zag-O surtout.

« Je ne Zag-O connaîtrais pas. »

— Le droïde. Dans l'alvéole de soins.

« Logiciels ses propres aurait eu l'alvéole de soins. Prière adresser de vous à elle. »

— Bon, d'accord, j'ai laissé tomber.

Ravi de trouver un interlocuteur, l'ord de bord s'est mis à me détailler de sa voix nasillarde toutes les erreurs-système et avaries dont il souffrait suite à la traversée du nuage de gaz ionisé. J'ai eu le malheur de lui expliquer que je n'étais pas cybernéticien et que je ne pouvais pas grand-chose pour lui. Il m'a aussitôt relié à son système-expert Teachelp, lequel a commencé à m'enseigner les bases de la programmation *hardware* en vue de réparer la *première* des 68 pannes répertoriées...

— Eh là ! attends un peu, je me suis rétracté. Dans combien de temps on atteindra l'orbite prévue ?

« 72 heures. Pourrais je ne plus vite allant panne à cause de n° 47 : « oblitération matrices paramétriques d'induction/confinement tore plasmatique de poussée puissance 4A ». Sans Saut pas de possible cette panne à réparer. »

J'ai sombré dans le découragement. Vous rigolez, mais j'aurais voulu vous y voir : *trois jours* les mains dans les circuits et les yeux rivés aux testeurs, trois jours à cliquer, pianoter des tactiles, spliter des écrans, opérer des sorties chiantes et difficiles, jouer du tournevis, du microscope et des microsoudéuses, trois jours à progner, progner jusqu'à rêver des colonnes de chiffres et des lignes d'instructions, trois jours à n'entendre *rien d'autre* que la voix nasillarde du sysex qui débitait ses cours appliqués de cybernétique à contretemps et contresens – et moi qui *déteste* la cybernétique ! C'était l'enfer de Dante – et pourtant je n'avais que cette solution pour m'en sortir : aux confins de l'univers exploré, au large d'un monde qui n'existait pas, je ne pouvais espérer aucun secours.

CHAPITRE XV

Eternel crépuscule

J'étais assis par terre devant un panneau ouvert, des composants et des plaques de circuits entre les jambes, un gobelet de café dans une main et un schéma-flexe dans l'autre, à essayer de trouver, parmi tout ce fatras, un « transducteur dipôle à inversion de phase asynchrone » — pièce que j'avais à changer dans le cadre de la panne n° 4 (je vous épargne les détails). L'ord (ou plutôt son sysex) nasillait dans mes écouteurs et je commençais à ne plus capter ce qu'il expliquait. C'est alors que j'ai entendu une voix – couvrant le ton monocorde de l'ord, elle disait distinctement :

— Hello, Oap Tào... Je ne te dérange pas ?

D'un sursaut je me suis retourné – *elle* était là, appuyée nonchalamment contre une console, enroulant autour de son index une longue mèche noire. Elle était floue, à demi translucide, et malgré tout son sourire a illuminé les heures moroses dans lesquelles je me traînais. Ses grands yeux sombres scintillaient (je préférerais croire qu'ils *pétillaient*) de joie ou de malice... Elle ressemblait plus que jamais à un hologramme, et pourtant elle ne m'avait jamais paru aussi *vivante*.

— Pas du tout, j'ai soufflé. Tu vois, je bricolais. Histoire de passer le temps.

Bérénice a hoché la tête et s'est accroupie devant moi, au pied de la console. La forme de ses hanches était une pure incitation à la débauche. Une boule grossissait dans ma gorge (et ailleurs aussi), mes yeux étaient attirés malgré moi vers *l'apex* de ses cuisses blanches (si douces sans doute) — vers cette sombre vallée mystérieusement floue... Elle m'a tendu sa main – et moi sans réfléchir je l'ai prise – j'ai *voulu* la prendre. Ma main, évidemment, n'a serré que de l'air.

— Tout holo que tu sois, j'ai fait d'une voix étranglée, t'es *vraiment* excitante !

— Excuse-moi... (Elle a refermé ses cuisses, croisés ses bras sur

ses seins ronds.) Mais mon *double* va nu... Je ne sais pas le vêtir. (Elle a émis un petit rire de gorge.) Moi-même je ne suis pas très pudique...

— Ça me dérange pas, j'ai tenté d'expliquer. Je veux dire, pas en temps normal, enfin, j'en ai vu d'autres... Mais là, tout seul, si loin de tout... et toi qui as l'air d'une fée...

Elle a ri de nouveau. Ça devenait très émouvant... Il a fallu que cet ord crétinoïde s'en mêle :

« Pardon je demanderai votre », a-t-il grincé dans les écouteurs (toujours sur mes oreilles), « A mais aviez-vous qui parlé ? »

— Pas à toi, machine à penser ! Je te sonnerai quand j'aurais besoin.

« M'ayant permis d'insister. A bord je nulle présence autre humaine ne captai. »

— Je parle tout seul ! C'est clair ? Je répète mon rôle pour la pièce de fin d'année à l'épisco-pat de Iérhu-Shalaïm, « En attendant Bérénice ». Tu me laisses bosser, d'accord ?

« D'accord, je comprenais. Il y a mais urgence n° 1 panne à propos de... »

— Stop. Pause. Stand-by. Break. Pigé ? A tout à l'heure.

Le temps que je parvienne à me débarrasser de l'ord, Bérénice s'était évaporée. J'ai pesté et fulminé, contre l'ord, contre Bérénice, contre moi-même. Son image, si belle et si érotique, flottait en rémanence dans ma mémoire, m'empêchait de me concentrer à nouveau sur ce boulot ingrat. Pourquoi ne m'avait-elle pas attendu ? Est-ce que porter mon attention ailleurs que sur elle la faisait disparaître ? Elle m'avait laissé entendre qu'elle me contactait par « une sorte » de télépathie... Était-ce en *pensant* à elle que je l'attirais ? Mais tout à l'heure dans les circuits, elle était loin de mes pensées... Si loin que ça ? J'ai même tenté de l'appeler, mais me suis senti ridicule : ça revenait à invoquer une déesse sans le rituel approprié. Si elle m'entend, j'ai pensé, elle doit se tordre de rire...

Bref, je n'avais plus du tout l'esprit à replonger dans les progs et les « transducteurs dipôles à inversion de phase » — et pourtant je le *devais* : c'était la condition *sine qua non* pour éviter de mourir autour de cette planète perdue.

Plusieurs heures après (et des sandwiches et des cafés, heureusement la bouffe ne manquait pas à bord), j'avais réussi tant bien que mal à atteindre la panne n° 47 – qui exigeait une sortie. J'étais fatigué mais assez concentré, et me tâtais pour savoir si j'allais sortir tout de suite arranger cette avarie délicate, ou m'accorder deux ou trois heures de repos auparavant. J'ai opté pour la sortie — « prendre l'air » me changerait les idées, et j'avais bien en tête le schéma de l'élément à changer. L'ord en a décidé autrement : le scaf que je venais d'enfiler (le plus moderne de la quinzaine que comptait

la salle des scafs) lui a fourni un check-up complet de mon état physique, sur quoi l'ord a conclu que j'étais trop fatigué pour sortir sans risque.

— Eh là, j'ai bougonné, qui décide ici ? Ouvre-moi ce foutu sas, qu'on en finisse !

« Non », a refusé l'ord. « Seule personne fûtes-vous humaine à bord (apparemment), je pas courir ne perdre vous voudrai de le risque. »

— Par l'Aurige ! Les ords commandent les hommes maintenant ?

Je me suis extirpé du scaf en grommelant, mais au fond j'étais soulagé : j'avais bossé six heures sans interruption, le coup de barre me guettait.

« ... Et puis », insistait l'ord, « vous profiterez pouvant de repos ces trois heures pour votre étudiant rôle... »

— Hein ? Quel rôle ?

« Votre dans pièce « En attendant Bérénice ». »

Le suce-tête ! J'avais réussi à *l'oublier*, celle-là, pendant presque six heures, et il me la remettait en mémoire juste avant de m'affaler sur ma couchette ! J'avais envisagé, pour m'endormir, de rêvasser à un tas de choses (par exemple à ce qui m'attendait sur la planète) — c'était foutu : Bérénice s'emparait de mes pensées avec l'aisance du Virus pléiadim pour l'ADN humain.

Vous vous interrogez, je le sens – vous vous dites : « Ce pauvre Oap Tào n'a pas dû fréquenter beaucoup de minoises dans sa vie pour fantasmer comme ça sur un hologramme. » Pas vrai ? Eh bien, tout faux : des minoises j'en ai connu des tas, sur plein de mondes, des jeunettes et des « rajeunies », des belles et des moches, des crétines et des futées, j'ai même partagé ma vie avec deux d'entre elles pendant trois mois, et entre quinze et dix-huit ans je m'étais forgé une certaine réputation à Ammassarrik. J'étais vigoureux, pas mal foutu, plutôt sympa, marrant parfois et tendre à mes heures, bref, c'est pas pour me vanter mais les minoises m'orbitaient autour comme des satellites. Seulement je n'étais jamais tombé *amoureux* – enfin pas vraiment. Vous savez, comme font les gosses quand ils se déclarent leur flamme et se jouent « la Ballade de la Silla ». Mais moi, dans mon école de Jeunes Pionniers, au milieu des neiges frigides de Tatooïne, je n'avais pas de petite Silla pour pousser avec moi la romance. C'est à 23 ans que ça m'est tombé dessus. Et avec un hologramme, ouais, parfaitement. Peut-être que le côté « intouchable » de Bérénice y a contribué, je ne sais pas, faudrait soumettre ça à un psychan. Je sentais bien qu'elle me manipulait, que je n'avais sans doute pour elle qu'un seul intérêt : celui d'aller chercher la Fleur – mais elle *était* ma femme idéale, celle qu'on ne trouve jamais, qu'on rêve et redoute de rencontrer... Elle était venue à moi telle une comète lointaine, et moi,

époustouflé, je la suivais où elle voulait... Et puis elle s'éclipsait et je restais abasourdi, le coeur battant – c'était ainsi. Peut-être son côté *dominateur* m'attirait aussi, moi qui avais toujours été conforté dans mon rôle de mâle. Enfin... tout ça c'est de la bistouille à psychan. A l'époque on n'analysait pas comme aujourd'hui : ce genre d'émotion vous déstructurait sans contrôle – et moi, comme du reste, j'en ai abusé.

Elle n'est pas venue me bercer pour m'endormir, par contre elle est apparue dans mes rêves : j'étais à genoux sur le sol de polyvinyle de la *Puce*, en train de reconstituer patiemment un circuit géant en forme de puzzle à trente mille pièces, quand Bérénice s'est présentée devant moi, marchant sur le puzzle et bousculant des heures de travail acharné. Elle souriait en enroulant sur son doigt une de ses longues mèches noires. Son pubis scintillait devant mon nez, comme dessiné par un suave laser rose. Elle m'a invité à la toucher, caresser la peau chaude et satinée de ses cuisses blanches... Puis on a fait l'amour sur le circuit-puzzle, sauvages et fougueux – mais l'ord a protesté que je créais des erreurs-système, il s'est mis à crier et striduler...

... Jusqu'à mon réveil, grognon et déçu, tristement seul sur ma couchette. L'ord a cessé de striduler pour m'avertir aimablement qu'il était temps de me remettre au travail.

— Enfer de Dante, j'ai exhalé du fond de mon spleen. Ce n'était qu'un rêve... *Maintenant* le cauchemar commence !

*

**

Deux jours et demi plus tard (TU), je suis parvenu au bout de ces foutues réparations (qui auraient pris une douzaine d'heures à Zag-O, sorties comprises). Je n'avais qu'une hâte : quitter cette crackeuse craquante, oublier tous ces bits et octets, récurrences et algorithmes, codes et diodes, puces et bus, microcircuits et nanomachines... Descendre enfin sur cette planète sauvage.

On orbitait déjà depuis une trentaine d'heures au-dessus de son équateur, on en avait fait 43 fois le tour et je commençais à me familiariser avec ses paysages – ou plutôt *son* paysage.

Cette planète était essentiellement un rude désert, à côté duquel Canaan paraissait riante.

La face éclairée par l'étoile bleue (en fait une binaire serrée comprenant une naine blanche en accréation lente) était totalement *grillée*, ravinée, ravagée – rocs morts et plaines cendreuses, balayées par un vent torride et perpétuel. La face éclairée par l'anneau – une pénombre verdâtre, vaguement phosphorescente –, montrait un relief un peu plus accidenté, ça et là chapeauté de neige, et parmi lequel, dans les zones les plus froides, rampaient quelques glaciers. Les sondeurs de la *Puce* avaient relevé des traces de vie dans cette sinistre

pénombre, sous forme de taches évoquant un tapis végétal – mousses ou lichens probablement.

La vie foisonnait davantage sur le terminateur, dans le crépuscule immobile. Là les rayons meurtriers de la géante bleue, filtrés par l'atmosphère, diffusaient une température clémente (35 °C en moyenne), favorable à l'éclosion d'une végétation plus évoluée, arbustive voire arborescente à certains endroits (il y avait même une véritable forêt, autour d'un lac d'eau liquide). Une couronne végétale perpendiculaire à l'équateur, et qui se pelait aux pôles en des steppes monotones. Nul indice d'une vie « civilisée » : ni émissions radio, ni agglomérats technologiques, pas le plus petit village, pas la moindre transformation de la nature. Une fois un sondeur a capté un feu, probablement d'origine naturelle.

En observant de haut cette planète vivable après tout (du moins sur sa « tranche » crépusculaire), et tout en effectuant les réparations, je me posais un certain nombre de questions, comme :

— Pourquoi ce monde n'était pas mentionné au Répertoire des Planètes, alors que manifestement *des gens* le connaissaient ?

— Comment pouvait-il posséder une atmosphère et une végétation, alors que son étoile, la géante bleue, était présentée comme une nova, ayant explosé il y a « seulement » 5300 ans (d'où l'anneau) — délai nettement insuffisant pour qu'une planète renaisse de ses cendres ?

— Pourquoi les trafiquants de Fleur n'avaient-ils pas établi une base permanente dans son agréable crépuscule ?

— Et surtout – question n° 1 : comment reconnaîtrai-je la Fleur parmi toutes ces plantes ? Je n'en avais jamais vu à l'état naturel !

Zag-O me manquait cruellement pour débattre de tous ces problèmes, que je ne voulais surtout pas aborder avec l'ord de bord. Je l'avais assez entendu celui-là, sa voix nasillarde me sortait par les oreilles, ses tournures de phrases me donnaient la migraine. Bérénice aurait certainement pu me renseigner, mais elle n'apparaissait plus que dans mes rêves (où elle ne m'apprenait rien).

Je n'avais qu'une seule solution pour en savoir plus : descendre sur la planète – où j'étais *sûr* que sous cette apparence anodine m'attendait la plus infernale des galères.

CHAPITRE XVI

Sous le vent du soir

Ça a commencé dès la descente dans l'atmosphère de la planète. Alors que j'étais cramponné à mon siège, les mains crispées sur les manettes, dans la navette BZZ qui décélérait à 10 g en hurlant et vibrant, l'ord de la *Puce* (très bavard depuis qu'on avait établi le contact) m'a grincé dans les oreilles :

« Réparation depuis que vous effectuerez capteur le sur gyroscopique de masse, j'eu satellite repéré artificiel, 102 kg masse, estimée orbite 194-250 km à 82,3° inclinée et à décrire en 89 mn. »

J'ai mis un certain temps à pénétrer le sens de ces mots décousus.

— Tu as dis un *satellite artificiel* ?

« Selon apparence toute. »

— Humain ?

« Je trop loin encore l'ignorais car il fut pour les détails distinguant. »

(Un silence – puis :) *« J'ai tenté d'un contact établir. »*

— Tu as tenté ou tu vas tenter ?

Cet ord tordu était rude à suivre. En plus je le captais mal à cause du plongeon météorique de la navette dans l'atmosphère, et de la pression de décélération qui bourdonnait dans mes tympans et me comprimait les entrailles. (A l'époque, une descente atmosphérique en BZZ n'avait rien à voir avec le genre d'ascenseur que sont les navettes d'aujourd'hui !)

J'ai attendu sa réponse. J'ai répété ma question.

Silence.

J'ai essayé d'autres fréquences. J'ai même lancé un appel d'urgence.

Rien. L'ord ne répondait plus.

Une terreur glacée m'a agrippé le coeur : et si la *Puce* était détruite ? Si ce satellite artificiel était un engin de surveillance installé par les trafiquants de Fleur ? J'ai voulu me rassurer (non, ce n'est

qu'un défaut de transmission dû aux turbulences créées par la descente) et me suis concentré sur le pilotage, m'efforçant de corriger l'angle d'entrée très abrupt (mais économique en carburant) établi par le cerveau primitif de la navette. Je voulais survoler un peu de pays avant d'atterrir.

Peu à peu la plongée rugissante s'est transformée en longue descente planée. L'horizon a établi sa courbure loin devant, le grondement des moteurs s'est apaisé en un feulement feutré.

Dessous le désert ondulait, gris, aride et brûlant. J'ai tenté un nouveau contact avec l'ord de la *Puce*.

Black-out total. Pas le moindre crachotis.

J'ai posé une autre hypothèse, moins terrifiante : la BZZ était vieille, peut-être une de ses antennes s'était rompue, ou quelque chose avait craqué dans le com-système. Rien ne l'indiquait sur le panel de bord, mais je n'accordais pas une confiance absolue à l'ord primate qui dirigeait la navette. Il me fallait atterrir pour juger moi-même des dégâts éventuels. J'ai commencé à chercher un site pas trop désagréable aux confins de cette morne étendue. (J'avais prévu d'atterrir dans la zone crépusculaire tempérée, mais ma trajectoire avait été déviée, j'ignorais pourquoi... Les vents peut-être, assez violents en haute atmosphère.)

Cette histoire de satellite artificiel m'inquiétait. Que pouvait-il être, sinon un engin de surveillance laissé par... Par qui ? Ceux qui connaissaient l'existence de cette planète – autrement dit Bérénice... et son « amant », Tanarg. Mon *patron*, en quelque sorte. Or il m'attendait, donc son satellite n'a pas pu détruire la *Puce* – à moins d'une erreur, d'un réflexe automatique... ou sciemment programmé ?

Ma parano affluait de nouveau : la *Puce* aurait été détruite pour *m'obliger* à me taper tout le sale boulot (quel qu'il soit) sur cette planète, et *ils* attendaient tranquillement en orbite que je leur apporte la récolte... Non. Ça ne collait pas : en ce cas on m'aurait amené direct ici, ça économisait un vaisseau. Or d'après ce que je commençais à piger, seuls Tanarg et Bérénice connaissaient la planète d'origine de la Fleur : l'un, apparemment, ne voulait pas se déplacer, et l'autre était sa prisonnière... Dans ce genre de trafic, il valait mieux, en effet, que le lieu de « production » soit tenu secret par le minimum de personnes.

Bon, mais ça n'excluait pas une autre forme de piège... plus insidieuse. Il y avait trop d'inconnues et de bizarreries dans cette affaire pour conserver un esprit serein.

Le paysage changeait lentement, tandis que la BZZ fonçait à Mach 3 vers l'immuable crépuscule. Des buissons rabougrs mouchetaient çà et là l'immensité sablonneuse, étirée en longues rides selon les vents dominants, qui charriaient en permanence une poussière volatile.

Le relevé topographique affiché par le visar m'indiquait que je survolais une région subpolaire, à 22°13' E et 03°43' S de mon point d'entrée atmosphérique. J'ai décidé de bifurquer légèrement vers le sud, où j'avais repéré à environ 3000 km de là un bosquet autour d'un lac...

La température externe décroissait à l'approche du crépuscule, atteignant un 30°C tout à fait supportable. Les rayons implacables de la géante bleue s'adoucissaient, argentaient la poussière en suspension dans le ciel, où se formaient de larges halos irisés. En bas s'étendait une savane pelée : des arbrisseaux tenaces, tordus et fouettés par le vent s'accrochaient à la rocaille, résistaient à l'invasion des dunes. Des touffes bleu pâle, dans les creux et ravines, révélaient quelques recoins abrités, peut-être des sources...

Je suis descendu plus près, réduisant ma vitesse à un niveau subsonique. La navette déchirait le soir serein par son vacarme infernal, créant certainement la panique chez les bestioles qui peuplaient cette savane... s'il en existait.

J'ai aperçu mon bosquet à l'horizon, au moment où il a clignoté dans le visar. En fait, de bosquet c'était plutôt une oasis, et le lac un étang boueux. Il y poussait des sortes de fougères arborescentes, formées d'une profusion de feuilles minuscules qui vibraient constamment. (J'observais tout ça en zoom dans le pano, tandis que je survolais lentement la zone à la recherche d'un endroit plat et dégagé où atterrir.) Ce tapis de fougères géantes était percé ici et là par des bouquets de grands fuseaux d'un jaune acidulé, terminés par des touffes de longs « cheveux » argentés, ébouriffés par le vent (qui en arrachait de pleines poignées, ce qui leur permettait, j'imagine, de se ressemer plus loin). Je n'ai pas aperçu d'oiseaux, mais le tonnerre de la navette devait terroriser toute vie à la ronde.

J'ai trouvé un plateau assez lisse (une ancienne coulée de lave apparemment) où poser mon engin, à huit cents mètres de l'oasis. J'ai eu beau atterrir verticalement et le plus doucement possible, j'ai quand même soulevé un nuage de poussière gros comme une montagne. Heureusement le vent l'a dispersé assez vite, et j'ai pu opérer une analyse plus fine de l'atmosphère avant de sortir. Je savais qu'elle était vivable (le dénommé Spin était déjà venu, et peut-être d'autres avant lui), mais je voulais m'assurer qu'elle ne contenait aucun composé chimique ou biologique dangereux, indécélable en orbite. Et les instruments de la navette (une vieille BZZ d'exploration) étaient plus précis que ceux de la *Puce*...

C'est comme ça que j'ai deviné pourquoi le contact radio avec la *Puce* était coupé : à cause de la poussière, et du champ magnétique. Le vent stellaire très puissant ionisait fortement la stratosphère, l'anneau y contribuait aussi ; le champ magnétique de la planète déviait tous

ces rayonnements vers les pôles, constamment balayés par des vents de poussière. Celle-ci s'excitait à son tour au passage, et tourbillonnait le long des lignes de force, ce qui créait ces beaux halos que j'avais vus. Le problème était qu'avec ces perpétuelles perturbations *toutes* les ondes étaient brouillées – y compris les ondes radio. Peut-être que par Transpace j'aurais pu atteindre la *Puce*, mais la navette n'avait pas d'émetteur Transpace à bord. (Tout ça je l'ai déduit des relevés succins des capteurs. Peut-être que cette explication n'aurait pas tenu une seconde devant un planétologue, mais au moins elle me rassurait.)

A part ça l'air était parfaitement respirable, quoique un peu sec. J'ai donc chaussé mes bottes sécurées, fixé à ma ceinture un isobidon d'eau concentrée, ainsi qu'une arme (quoi, vous sursautez ? n'oubliez pas qu'il s'agissait d'une planète *vierge*, sur laquelle j'étais un *étranger* ! je risquais d'être agressé par d'éventuels autochtones...) et je suis sorti.

C'était sublime.

(C'est une chose de voir un paysage dans le pano d'une navette, vidéisé en 2D et couleurs analytiques, et c'est tout autre chose de le voir en *vrai*, d'embrasser toute sa grandiose étendue.)

Là, le grandiose n'était pas tant dans le paysage lui-même – ces arbres nains et difformes jusqu'à l'horizon bordé de lointaines collines, bref la monotone savane – que dans son *ciel* : il était bleu outremer, dégradé en violets/pourpres vers le couchant, et *pailleté* par ces milliards de particules de poussière secouées par le vent. Outre les vastes halos irisés (j'en ai compté cinq), une autre forme se déployait d'un horizon à l'autre, telle une fabuleuse arche stellaire : un rayonnement hallucinant, une aurore grande comme une galaxie, bleu-vert bordée de rouge : l'anneau de la Lyre...

Le grand soleil bleu était couché derrière le bois de fougères. Son compagnon, la naine blanche, jetait une pâle lueur zodiacale dans les pourpres du crépuscule. J'ai marché doucement vers cette lumière... Les semelles épaisses de mes bottes soulevaient des bouffées de poussière volatile, qui scintillait brièvement dans le vent. Celui-ci soufflait de la nuit, dans mon dos, de longues rafales régulières. Aucune trace apparente de vie animale dans cette poussière.

Ni dans les tapis d'herbe-mousse que j'ai foulés ensuite, et qui allaient s'épaississant vers l'oasis. J'ai même soulevé quelques touffes, indéfiniment dentelées, de cette végétation poudreuse dans l'espoir de débusquer un insecte exotique... Rien.

Rien non plus dans l'air. Un tel plan d'eau aurait dû normalement générer des nuées de bestioles plus ou moins désagréables... Pas ici. L'air était vide de tout crissement, bourdonnement, stridulation. Pas un chant d'oiseau, ni même un cri quelconque. Le seul bruit était le souffle du vent. C'en était oppressant.

Cette planète n'abritait-elle qu'une vie *végétale* ?

Une écologie fruste, primitive... Pourquoi pas, je n'étais pas spécialiste. Certains détails me froissaient quand même : les modèles de jeunes planètes que l'on connaissait avaient *toutes*, à ce stade de développement végétal, une vie animale au moins insectoïde. Certains planétologues soutenaient même qu'une vie végétale ne pouvait guère se développer sans une vie animale associée. En outre, l'atmosphère me paraissait bien riche pour une si maigre végétation... Et tout ça se serait développé en *cinq mille* ans ? Quelque chose clochait quelque part, j'en étais certain. Mais je répète, je n'étais pas spécialiste...

J'ai donc cessé de me poser des questions, et me suis contenté d'observer. Le bosquet de fougères arborescentes reproduisait, en format géant, l'herbe-mousse qui s'effritait sous mes bottes : mêmes dentelures fractales, même enchevêtrements complexes. Dessous s'étendaient des ronds de lichens pourpres – si on peut appeler *lichens* ces grappes de choux caoutchouteux qui atteignaient par endroits un mètre de hauteur. Des lianes violacées, telles d'énormes veines, s'enroulaient autour des troncs de quelques fougères géantes, et devaient leur pomper leur vitalité car ces plantes-là se racornissaient. Aux abords des fuseaux jaunes chevelus, des trames inextricables de fils argentés s'entremêlaient aux fougères et les empêchaient de s'étendre, permettant à de nouveaux bouquets jaunes de pousser – ils pointaient, brillants, hors de la poussière. Je ne cernais pas le rôle des lichens-choux pourpres dans ce rude combat pour profiter de l'eau proche.

L'étang s'ouvrait au milieu de cette végétation tel un oeil énigmatique. Sa surface opaque réfléchissait les splendeurs du ciel, et ne laissait rien deviner de ce qui se tramait dessous. Ses berges de boue craquelée suggéraient que son niveau avait dû être plus haut à une époque récente. La végétation qu'elles portaient était des plus étrange, très différente de celle du bosquet. Cela évoquait des mottes membraneuses, nervurées comme des feuilles, hautes d'un mètre vingt environ, d'un gris argent à peine plus soutenu que celui de la terre riveraine. Chaque plante trempait une tige rouge vif dans l'étang, reliée à un tubercule évoquant un bec, situé au sommet. Il y en avait une douzaine en tout, comme assises au bord de l'étang, en train de boire tout leur soûl. Etaient-elles la cause de la baisse de niveau ?

Tandis que je me dirigeais vers la plus proche de ces plantes bizarres, une idée folle a éclos dans ma tête : et si c'était ça, la Fleur ? Ces machins grisâtres et membraneux ? Si, par un coup de chance extraordinaire, j'avais *justement* atterri à proximité d'un site de Fleur ?

Comment m'en assurer ? Par l'Aurige, je ne savais *même pas* ce qu'était la Fleur ! Impensable de goûter : consommée nature, la Fleur est réputée mortelle. Ce qu'on dealait dans les astroports était un

composé fabriqué par des labos clandestins. Et si ce n'était pas la Fleur, ça risquait *aussi* d'être mortel, ou extrêmement toxique. Il me fallait prélever un échantillon et l'analyser...

J'hésitais devant la plante, me demandais quelle partie je devais prélever et comment m'y prendre – quand je l'ai vue *respirer*.

Puis elle a ouvert un oeil.

CHAPITRE XVII

Battements d'ailes

J'ai bondi en arrière.

L'oeil était énorme, rose et rond, fendu horizontalement comme celui d'une pieuvre. Unique, au-dessus du bec – dont la trompe rouge se rétractait lentement.

Des yeux se sont ouverts sur d'autres « plantes », des trompes se sont rétractées. J'ai reculé, méfiant, la main sur mon arme.

Alors des pensées me sont parvenues. Claires, évidentes – étrangères :

L'homme est venu sous le vent du soir.

Comme nous l'espérions, il est venu.

L'homme est venu pour le même vouloir.

Comme nous l'attendions, il est venu.

Le même vouloir l'a mené jusqu'à nous.

Comme nous l'attirions, il est venu.

— Heu... je... bon-bonsoir, j'ai balbutié. Vous... êtes télépathes ?

L'homme n'a pas de pensée de mort.

Il s'écarte de son arme.

C'était en effet ce qui se produisait : ma main s'écartait d'elle-même de mon arme, comme repoussée par une chose répugnante. Est-ce que ces... créatures contrôlaient aussi mes mouvements ?

La méfiance habite son âme.

Mais il n'a pas de pensée de mort.

— Dites, si on se présentait ? Je m'appelle Oap Tào et je suis venu pour...

Je n'ai pas continué : c'était ridicule. Ils savaient pourquoi j'étais là. Ils lisaient en moi aussi clairement que moi-même. Je n'avais rien à dire... car je ne savais pas masquer mes pensées. Je me suis assis dans la boue séchée de la rive et les ai laissés sonder à loisir. Que pouvais-je faire ? Massacrer tout le monde ? Peut-être Spin l'avait fait... et il s'était massacré lui-même au retour. Non, je n'avais pas de pensée de

mort.

Certains sont gênés face à un télépathe, honteux de sentir leur esprit mis à nu, leurs pensées les plus noires étalées au jour. Quant à moi je commençais à avoir l'habitude, à force d'en fréquenter : Crass, Bérénice, Face-de-Lune sous l'emprise de la Fleur... Entre autres effets, l'absorption de Fleur favorisait la télépathie. Ces créatures membraneuses y étaient liées, j'en étais persuadé.

Le même vouloir habite son esprit.

Cet homme est comme les autres...

... mais il est différent.

Il n'est pas ici de son plein gré.

Le même vouloir envahit son esprit.

Il n'est pas venu de son plein gré.

Cet homme est différent...

... mais il veut comme les autres.

Je comprenais ce qu'ils exprimaient. *Il y a sûrement un moyen de s'arranger, j'ai émis. Je ne voudrais pas vous créer d'ennuis...*

Malgré moi, ma première impression est revenue me hanter : et s'ils étaient la Fleur elle-même ? Si la poudre jaune qui rongeaient tous ces déjantés était issue de ces créatures évoluées, qui communiquaient sous une forme poétique en Langage Interracial Standard ? (Où l'avaient-elles appris ? Avec Spin et ses prédécesseurs ?) Et si j'étais forcé de les tuer pour amener leur produit aux marchands de mort qui m'avaient envoyé ici ?

Auquel cas j'étais foutu. Car j'en étais incapable.

Je dois vous expliquer maintenant l'origine de mon aversion pour la mise à mort, le meurtre, la tuerie quelle qu'elle soit. J'avais seize ans, je vivais encore à Ammassarrik, sur Tatooïne, chez papamaman. (C'était d'ailleurs ma dernière année là-bas.) J'avais séché une fois de plus l'école des Jeunes Pionniers, et de surcroît j'avais invité une copine à la maison. (Mes parents travaillaient à l'extérieur.) C'était une mignonne petite minoise de Nova-Pràha (Rigil-K), en visite familiale à Ammassarrik. Elle était très belle, vive d'esprit et baisait comme une déesse... Vous pigez que j'y tenais. Je me sentais même un peu plouc à côté d'elle, provincial ignorant face à cette jeune beauté cultivée de la grande capitale. C'est sans doute pourquoi j'ai voulu frimer devant elle, et je l'ai emmenée sur mon aéroneige à une chasse aux gaw-gaws.

D'habitude je ne tuais pas les gaw-gaws – pas volontairement en tout cas. Au lieu de les tirer au lance-harpon comme les copains, je les attrapais au filet. Je trouvais ça plus sportif. Quand tout le monde avait vu combien j'en avais attrapé (on faisait des concours), je les relâchais. La plupart repartaient bondir dans les airs, mais parfois un ou deux restaient étalés sur la glace, déchirés par le filet. Je suppose

qu'ils mouraient sur place... (Je devine à votre air scandalisé que vous trouvez ça cruel. Mais Tatooïne est un monde cruel. La vie est rude là-bas, et mon père aussi était rude. Je n'ai pas été élevé dans la non-violence et le respect de la vie comme vous autres sur Rigil-K. J'ai dû apprendre tout seul.)

Bref, cette fois-là, pour impressionner ma copine, j'ai décidé de les chasser au harpon. Ça faisait plus viril qu'un filet...

Vous avez déjà vu un gaw-gaw ? Ça ressemble à une spore géante, un sac pointu fermé par des sortes de pétales translucides en forme d'hélice. Quand il bondit en l'air, il se met à tourner comme un rotor, et peut ainsi accomplir de grandes distances, porté par le vent. Si on crève le sac au harpon, il se dégonfle, cesse de tourner et tombe. Le harpon permet de l'amener à bord de l'aéroneige. Des gens les collectionnent, mais il faut des installations cryo, car ils se décomposent vite à la chaleur.

J'en ai tué cinq en une heure, pilotant l'aéro tel un acrobate, slaloms entre les pics rocheux, loopings au ras des glaciers, piqués vertigineux, le grand jeu. La minoise était terrorisée, j'étais ravi.

Sur la route du retour, l'ambiance s'est gâtée : ma copine considérait les gaw-gaws avachis dans l'habacle avec horreur et pitié. Au milieu des pétales-hélice, sort un bouquet d'étamines dont les pointes ressemblent à des yeux, de petits yeux noirs. La science officielle certifie que les gaw-gaws sont des *plantes*, mais leur mode de déplacement peut prêter à confusion : certains clament toujours que ce sont des *animaux*, et que leur chasse devrait être interdite.

La minoise m'a soutenu que les gaw-gaws la *regardaient*, elle, avec souffrance et un infini regret, comme s'ils savaient *pourquoi* ils mouraient – pour rien en vérité. Elle s'est retournée contre moi, m'a accusé d'être un monstre cruel, un imbécile ignare et insensible, un destructeur aveugle, un faiseur de mort et que sais-je encore. Elle a juré qu'elle ne pouvait me supporter une minute de plus et m'a prié de la ramener immédiatement dans sa famille à Ammassarrik, et inutile de tenter de la revoir.

Et voilà. J'ai réduit à néant la perspective de journées fantastiques et de nuits divines avec cette adorable minoise de Nova-Prâha, rien qu'en allant zigouiller pour la frime cinq gaw-gaws qui ne sont *peut-être pas* des animaux. Cet incident a provoqué en moi une prise – ou une crise – de conscience : j'ai peu à peu adopté le point de vue de ma regrettée copine. J'ai réalisé quelle triste connerie c'était que de massacrer *par plaisir* des pseudo-bestioles dont la vie pouvait être plus riche et intense que la mienne – qu'en sait-on au fond ?

Petites causes, grands effets, comme dirait Zag-O. N'empêche que depuis ce jour-là, je *refuse* de tuer gratuitement – ou même en étant payé – ne serait-ce qu'un insecte, car je sais qu'en retour,

fatalement, ce geste de mort amoindrit ma propre vie.

*

**

Accroupi devant la douzaine de créatures membraneuses qui toutes me dévisageaient maintenant, je me remémorais cet épisode des gaw-gaws de Tatooïne, qui constituait une parabole essentielle de ma vie. J'espérais ainsi leur faire comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre de moi – s'ils ne me donnaient pas motif à craindre d'eux. Cependant, s'ils *étaient* effectivement la Fleur, je risquais ma vie en ne rapportant rien – ainsi que celles de tous ces accros qui attendaient leur dose avec angoisse. Difficile dilemme, auquel ont placidement assisté mes interlocuteurs.

— Alors les gars ? j'ai lancé à voix haute. Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce que vous me conseillez ?

La vérité le frôle de son aile impalpable, ont-ils émis.

Il aimerait découvrir une solution implacable.

La vérité le frôle mais ne se dévoile pas.

Il aimerait savoir où le mènent tous ses pas.

— C'est ça, j'aimerais savoir, j'ai opiné.

Silence dans ma tête – traversé d'ondoyances, d'images indéfinies, de flashes lointains, à la limite de la conscience. Comme s'ils délibéraient entre eux, et que je percevais des bribes de leurs murmures. Puis cette vague distante de parasites mentaux s'est résorbée. Tous, à nouveau, me fixaient de leur oeil unique.

Le Gardien du Lac est avec l'homme...

...car il a été choisi.

Il montrera ce que veut l'homme.

Il montrera ce que vaut l'homme.

Comme il a été choisi...

...il montrera ce que nous sommes.

Sur ces mots – ou plutôt ces pensées – onze créatures sur douze se sont soulevées de terre, déployant de larges ailes diaphanes, ont pris leur essor et se sont envolées...

Leurs corps, cachés jusqu'ici sous leurs ailes repliées (que j'avais prises au début pour des feuilles), avaient une forme vaguement humanoïde, pourvus de deux jambes fines et élancées terminées par des serres très écartées. Leurs ailes membraneuses, soutenues par des « bras » immenses, étaient soudées de leurs aisselles à leurs genoux, et semblaient une extension naturelle de leur peau gris clair, aux reflets d'argent. Elles se paraient de mille reflets en battant l'air scintillant de poussière.

Quand les créatures se sont élevées dans la lumière empourprée du couchant, au-dessus des fougères arborescentes, j'ai remarqué que certaines – trois ou quatre – paraissaient opalines à contre-jour, plus

pâles, plus... *vaporeuses*, moins consistantes que les autres. Elles avaient pourtant l'air solidement matériel au bord de l'étang...

Elles se sont dispersées dans toutes les directions, la plupart volant seules mais trois ou quatre en couple – les plus pâles justement. Etaient-elles des femelles ?

J'avais tant à apprendre... Je me sentais mal dans la peau d'un ambassadeur humain – surtout envoyé par la pègre qui m'employait. Comment se pouvait-il qu'une telle beauté soit à la source de tant d'horreur – dans le monde humain ? A première vue cette race méritait le respect et la convivialité de toutes les autres races de l'univers connu (y compris les Pléiadims) ; elle méritait d'apporter sa poésie au monde, elle méritait de vivre en paix. Et comme tant de fois dans l'histoire de l'humanité, cette race estimable et inconnue était pillée et exploitée par quelques charognards avides de cristaux, qui transformaient cette poésie en chimie de mort, en ersatz corrosif de connaissance. Malgré les épreuves, les catastrophes et les guerres, malgré les Hyadims et les Pléiadims, ce comportement morbide n'est pas encore éradiqué.

Voilà à quoi je pensais en considérant l'être qui était resté, le *Gardien du Lac*, qui s'était remis paisiblement à pomper l'eau boueuse de l'étang à l'aide de sa longue trompe rouge. Nul doute qu'il avait capté toutes ces pensées : il connaissait ainsi mon opinion sur ceux qui m'avaient envoyé ici. Peut-être aussi qu'il s'en foutait, qu'il planait à mille parsecs des turpitudes humaines. N'empêche qu'elles venaient l'emmerder jusqu'ici, les turpitudes humaines. Jusqu'au bord de son étang.

— Gardien du Lac, est-ce que tu as un nom ? (Je ne sais pourquoi je m'exprimais à haute voix – un réflexe sans doute.)

Gardien du Lac est mon nom s'il te convient.

— Je sais que tu captes toutes mes pensées... Pourquoi je ne peux pas capter les tiennes ? Tu as quelque chose à cacher ?

Capter nos pensées, c'est rejoindre l'unité. Capter nos pensées, c'est vivre notre vie, et avant et après. Capter nos pensées, c'est atteindre l'éternité. Tu n'es pas nous. Tu es un homme.

Je n'ai pas bien suivi ses propos. J'avais tant de questions à lui poser, qui tourbillonnaient dans ma tête. J'en ai saisi une au passage – la plus prenante, le noeud du problème :

— Qu'est-ce que la Fleur ?

Source de vie, berceau de l'éternité, conscience de l'unité. C'est notre mémoire, notre histoire, notre savoir. Elle était avant nous, nous étions déjà elle. Comment la nommer ? Pourquoi nous nommer ? Nous sommes ici, nous sommes notre passé. Quand tout a commencé ?

— Je ne comprends pas...

Je percevais comme un étrange désarroi derrière les pensées du

Gardien du Lac. Une frayeur très lointaine, venue du fond des âges, ou exhalée par l'infini..., le gouffre insondable de la connaissance.

— Vous êtes unis par l'esprit, c'est ça ? Vous formez un gestalt ? (Je devinais peu à peu.) Grâce à la Fleur, que vous consommez.

Le Gardien du Lac a émis une pensée moqueuse.

La vérité te frôle de son aile impalpable... Tu ne peux si vite espérer la saisir.

— Est-ce que la Fleur est une plante... qui pousse dans les environs, par exemple ? (Je voulais obtenir une réponse claire.)

Non. Pas dans les environs.

— Tu peux me montrer où elle pousse ?

Quand le moment sera venu, tu m'accompagneras.

— Parfait ! Et je pourrai en cueillir ?

Non.

— J'en étais sûr. Pourquoi ?

Quand le moment sera venu, tu nous comprendras.

— Quel moment ? Quand ?

Quand l'Esprit aura franchi la nuit pour atteindre l'aurore.

Quand il aura frôlé le Gardien de son aile impalpable.

Quand l'Esprit aura saisi la vie et repoussé la mort.

Quand le Gardien aura franchi la nuit de son vol impeccable.

Ce quatrain n'était pas seulement dû au Gardien du Lac, mais aussi à ses amis. Un vrai chœur dans ma tête. Ils étaient partis, pourtant ils captaient tout – tout ce qu'on disait, tout ce que je pensais.

J'ai éprouvé un urgent besoin d'intimité.

Dès cet instant je me suis retrouvé *seul*. La forme aux ailes repliées, devant moi, trempant sa tige rouge, ressemblait plus que jamais à une plante.

En me frayant un chemin à travers les fougères arborescentes pour regagner la navette, je me suis demandé si elles n'étaient pas, elles aussi, en train de m'observer.

Et que pensaient de moi ces gros lichens en forme de choux ?

CHAPITRE XVIII

Pensées de mort

J'espérais que la navette constituerait un écran contre les sondages mentaux des créatures ailées. Espoir vain sans doute, car Bérénice (qui n'était qu'humaine) pouvait me contacter à l'intérieur de n'importe quel vaisseau, à des milliers d'années-lumière de distance. Néanmoins j'avais *besoin* de me conforter dans l'idée que je pouvais laisser impunément divaguer mes pensées. J'ai tenté un appel des plus directs :

« Hé ! Gardien du Lac, quelqu'un, vous m'écoutez ? »

Pas de réponse. Soit la navette constituait réellement un écran, soit ils voulaient me le faire croire, soit ils étaient trop polis pour me déranger, puisque je désirais être seul.

J'ai essayé une fois de plus d'appeler la *Puce* : toujours le silence. La navette n'était pas endommagée – j'avais vérifié. Restait l'hypothèse de la poussière ionisée, ou... bien pire, celle que je n'osais envisager. Je devais pourtant monter voir, m'assurer que tout allait bien en orbite. Je ne pouvais rester cloué au sol dans une telle incertitude... et je savais maintenant où revenir et *qui* contacter.

J'ai de nouveau bousculé ce crépuscule serein à jets de flammes, nuées de poussière et ruées de tonnerre, et j'ai regagné l'orbite de la *Puce*, accélérant à 10 g, écrasé sur le siège de pilotage dans cet engin vibrant et rugissant.

La *Puce* était toujours là, entière et efficiente. Le contact a été rétabli sitôt franchie la stratosphère. J'ai demandé à l'ord s'il s'était inquiété. Il n'a pas compris ma question. Solitude humaine...

Il a repris son rapport exactement là où il l'avait laissé, à propos du satellite artificiel :

« Je contact établirai satellite avec l'artificiel, dont je les coordonnées rappellerai... »

— Inutile, je m'en souviens. Continue.

« Il s'était d'un satellite agi pléiadim. Ancien, faible très

énergie. »

— Tu as dit *pléiadim* ? !

« J'ai confirmé. »

— Mais qu'est-ce qu'il fout là ?

« Je l'ayant ignoré. Ne pas je la langue compris *pléiadim*. »

Par l'Aurige, un satellite *pléiadim* ! J'étais perplexe. Ancien, de surcroît. Et ancien, chez les *Pléiadims*, ça pouvait être cent ou mille ans... Ils n'ont pas la même échelle temporelle que nous.

J'ai cuisiné l'ord le temps de rejoindre la *Puce* : le satellite n'était pas creux, donc ce n'était pas une station. Il n'émettait rien, donc ce n'était pas une balise. L'ord attendait son prochain passage à portée de sondes pour évaluer avec précision l'usure de son orbite et sa perte d'énergie résiduelle et ainsi estimer son âge. Mais qu'il ait cent ou mille ans ne changeait rien à la question : qu'est-ce qu'il *foutait là* ? Qu'est-ce que les *Pléiadims* avaient à voir avec la Fleur ?

Le satellite a de nouveau « croisé » la *Puce* (à 1200 km de distance) pendant que j'étais sous la douche. L'ord, ravi de tester les réparations que j'avais faites, m'en a projeté sur le pano une image optique agrandie en couleurs réelles.

C'était un pur fruit de l'esthétique spatiale *pléiadim* : une sphère légèrement aplatie, dont le fond plat était tourné vers la planète, et qui semblait taillée dans un bloc de verre noir, à l'intérieur duquel scintillaient des milliers de bulles. Lui donner un âge d'après son apparence n'avait rien d'évident, à moins d'être un spécialiste en histoire de l'art technique *pléiadim*. Debout devant le pano, dégoulinant d'eau mousseuse, j'ai écouté l'ord m'annoncer le résultat de ses investigations :

« Le *pléiadim* âge du satellite avait été à 2000 à 2500 ans estimé, les selon paramètres suivront... »

— Laisse tomber les paramètres, j'ai coupé.

Les *Pléiadims* ne surveillaient pas le trafic de Fleur depuis l'Empire Romain. Ce satellite n'avait donc rien à voir. Il n'était pas agressif, ni curieux : ce n'était pas un satellite de défense ni de contact. Le problème restait entier.

J'ai eu une idée, que j'ai transmise à l'ord :

— Capte tout ce que tu peux du langage interne du satellite. Essaie de le décrypter. (Un sacré programme que je lui soumettais là : je serais tranquille un moment.)

« Je pas le *pléiadim* ne langage connais. »

— Je sais, tu l'as déjà dit. Branche-toi à une banque de données. Fais-toi envoyer un dico par Transpace.

« Impossible. Trop d'énergie eut nécessité cela. Et perturbations créera l'anneau des. »

J'ai soupiré. Ce fainéant d'ord de bord avait réponse à tout. Mais

je voulais avoir le dernier mot. Question de dignité.

— Alors t'enregistres, j'ai ordonné. T'enregistres tout sauf les redondances et les automatismes. Je décoderai ça plus tard.

Je suis retourné terminer ma douche, puis je suis allé visiter Zag-O dans son cercueil de verre. Il était parfaitement stationnaire. Déconnecté. L'alvéole de soins assurait la maintenance. La vision de ce gus figé, tout bleu, qui ne se relèverait peut-être jamais, m'a complètement déprimé. Je me suis écroulé sur la couchette et j'ai laissé divaguer mes pensées. Je m'en foutais si « on » les captait. Elles étaient confuses, de toute façon : j'avais trop de questions en tête, et trop peu de réponses. De plus j'étais fourbu, éreinté par ces deux voyages rapprochés à bord de la BZZ hurlante et vibrante. Tout prenait un tour sombre, morose, inquiétant. J'ai préféré penser à Bérénice, que je n'avais pas vue depuis trois jours. Pourquoi ne venait-elle plus ? Est-ce que l'anneau la perturbait, elle aussi ? Alors que j'avais besoin d'elle... Non, non, pas de romance, ce n'était pas seulement par manque d'amour – j'avais besoin qu'elle me renseigne : car si elle connaissait cette planète, elle avait certainement entendu parler des créatures qui l'habitent (et peut-être même du satellite pléiadim). Elle me fournirait en outre une description précise de la Fleur. Elle m'apprendrait un tas de choses en fait, si seulement elle voulait rester pour discuter... Rester avec moi... un moment... Rester...

J'ai sombré dans le sommeil sur ces pensées – qui se sont changées en rêves.

Reste avec moi ! criait Bérénice, qui courait légère devant moi.
Surtout ne me perds pas !

Elle m'entraînait à travers des ruelles sombres, humides, aux pavés grossiers, qui sinuaient entre des immeubles noirs à moitié en ruine. Des lueurs falotes pointaient çà et là, de rares silhouettes rasaient les murs où pendaient des lambeaux d'affiches.

Je n'avais jamais vu un tel endroit, mais j'ai compris que j'étais sur Terre. Probablement dans une des anciennes capitales.

Par contraste avec ce décor sinistre, Bérénice évoquait un papillon qui voletait devant moi. Elle était vêtue de voiles blancs qui ondulaient dans sa course, et ses cheveux noirs formaient une grande aile soyeuse. *Suis-moi, reste avec moi !* m'enjoignait-elle, me retournant un sourire.

Je m'essoufflais derrière elle, trébuchant sur les pavés disjoints, glissant sur les trottoirs sales et gras. Je ne devais surtout pas la perdre, car elle m'emmenait chercher de la Fleur.

Soudain le trottoir a plongé sous mes pieds en une volée de marches étroites, qui dégringolaient le long d'une falaise de béton jusqu'à une rue en contrebas. Bérénice volait dans l'escalier. Je me suis retenu.

Car cette rue (qui s'enfonçait dans un centre commercial délabré) était un enfer. Un cloaque puant, livré aux junks, aux déjantés de tous poils, aux accros à la Fleur, aux speeds, aux craqueurs. J'ai crié à Bérénice de s'arrêter, de revenir. Elle ne m'a pas entendu. Je me suis élancé à sa poursuite.

C'était encore pire au niveau du sol. Des portes éventrées vomissaient des tas d'immondices. Des êtres difformes gisaient en gémissant dans leur sanie. Des squelettes en haillons me regardaient passer en se grattant, hagards et hallucinés. D'autres encore, bavants et désarticulés, se chamaillaient autour d'un détritrus. Mais les plus menaçants étaient ceux qui tenaient encore debout – au milieu de la rue, appuyés contre les murs couverts de graffiti, par groupes de trois ou quatre, ils m'observaient avec un intérêt évident.

J'ai vu des couteaux sortir, des rasoirs briller, des pas se diriger vers moi. J'ai hésité – un peu trop. Loin devant, Bérénice s'engouffrait dans la vitrine béante d'un ancien magasin. Je l'ai appelée de nouveau. Les pourris qui me cernaient ont ricané. Couteaux, rasoirs, barres d'acier affûtées. Et la mort dans leurs regards – le carnage, le massacre.

Je sais où est la Fleur, je me suis écrié. Bérénice va vous en donner.

On connaît pas de Bérénice, a rétorqué un nabot difforme et bossu. *C'est toi qu'on veut.*

C'est toi qu'on veut... Toi qu'on veut..., répétaient les autres en s'avançant sur moi. Les couteaux brillaient, les barres d'acier se dressaient.

J'ai voulu brandir mon arme – car j'en avais une – mais je ne parvenais pas à approcher ma main de l'étui. Malgré tous mes efforts, elle s'écartait de l'arme, comme repoussée par une chose répugnante.

Alors ils ont fondu sur moi avec des cris de rage et d'envie – je me suis réveillé en sursaut. Les cris se sont estompés dans ma tête...

Estompés seulement.

Je les entendais toujours : hurlements de haine, de désir... En même temps j'ai eu l'impression d'une *présence* dans la pièce.

J'ai augmenté la lumière, le coeur battant. L'étroite cabine-couchette était vide – mais j'ai perçu, aux franges de ma vision, comme une palpitation dans l'air.

— Bérénice ? j'ai appelé à voix haute. C'est toi ?

Pas de réponse. Les cris du cauchemar s'étaient résorbés dans mon esprit. Ne régnait qu'un immense silence – le silence infini, ténébreux, oppressant de l'espace... et de la solitude.

*

**

Le « lendemain » (après avoir vainement tenté de me rendormir, et ingurgité un solide petit-déj), je suis redescendu sur la planète,

décidé à demander au Gardien du Lac de m'indiquer clairement où se trouvait la Fleur, à quoi elle ressemblait et combien je pouvais en cueillir sans nuire à l'équilibre écologique ni à leurs croyances. On m'avait demandé d'en *remplir* les soutes de la *Puce* \ Ça représentait des tonnes ! Elle devait bien pousser quelque part en grande quantité...

J'ai retrouvé sans mal le bosquet de fougères et l'étang, grâce à un plot d'appel que j'avais largué lors de mon précédent décollage. Rien n'avait changé depuis la « veille » : c'était toujours le même crépuscule calme et serein (bien qu'un peu venteux).

Le Gardien du Lac n'était plus là.

Gardien de mes deux, j'ai grogné en moi-même. Et si le lac s'évapore pendant que t'es absent, hein ? Qu'est-ce que vont dire tes copains assoiffés ?

J'avais oublié qu'il devait capter mes pensées – où qu'il se trouve. (Mon arrivée en navette n'était pas vraiment discrète.) Il ne m'a pas répondu. Personne n'a manifesté mentalement sa présence. Aucune trace autour de l'étang du conciliabule d'hier. J'avais rêvé ou quoi ? Ou ils étaient occupés ailleurs ?

J'ai attendu un moment, réfrénant mon impatience. A quoi ils jouaient avec moi, eux aussi ? Pourquoi personne ne m'aidait jamais ? J'étais pressé d'en finir. Non pas que je craignais pour ma sécurité – rien ne me menaçait a priori – mais parce que je sentais que j'accomplissais un acte négatif, nuisible, destructeur : plus ça traînait, plus ça risquait de mal se passer...

Excédé d'attendre, j'ai décidé d'explorer un peu les environs, partant du principe que si une douzaine de créatures vivaient dans le coin, comme elles semblaient liées à la Fleur, il devait forcément y en avoir un champ (ou équivalent) dans les parages. En volant à basse altitude et faible vitesse, j'avais des chances de repérer toute concentration végétale de quelque importance...

Je ne sais pas comment je me suis débrouillé : j'ai dû sortir du bosquet du côté opposé à la navette (que j'avais posée sur le même plateau que la veille). Je m'en suis rendu compte au bout de huit cents mètres, en constatant que la navette n'était pas là. Il n'y avait pas de plateau. Et ce n'était pas le même paysage.

J'ai voulu contourner le bosquet (sa traversée était assez malaisée) pour retrouver la navette. Et je me suis perdu.

Je m'étonnais moi-même : j'ai un bon sens de l'orientation d'habitude, et le soleil couchant était ici un repère facile. Mais je ne voyais autour de moi qu'arbres gris et rabougris, entre lesquels s'étendaient des plaques d'herbe-mousse poussiéreuse. La brume de poussière à l'horizon, le grand anneau dans le ciel outremer, les halos irisés, les pourpres du couchant... Pas le moindre reflet métallique, pas la pointe d'une fougère arborescente. Jusqu'où j'avais erré ?

J'ai récapitulé mon itinéraire depuis la sortie du bosquet, et me suis décidé pour une direction que j'espérais, cette fois, être la bonne.

Au bout de quelques pas, la tonalité du vent s'est modifiée.

Il est devenu plus rauque, plus âpre, plus gémissant. Pas plus fort, non : c'était seulement son *bruit* qui changeait – sa plainte dans les arbres décharnés.

Elle se faisait menaçante, imprécatrice. Presque comme des *cris*...

J'ai stoppé, interdit. Tourné sur moi-même, cherché d'où ça provenait.

C'était partout à la fois. Des cris amenés par le vent – des hurlements – de rage, de haine, de *désir* !

C'est toi qu'on veut – c'est toi qu'on veut...

Les mêmes cris que dans mon rêve !

J'ai couru en me bouchant les oreilles. J'ai couru comme un fou, pris de panique. Les cris résonnaient sous mon crâne, avides et terrifiants – et toujours plus forts, plus proches. J'avais l'impression qu'on allait me sauter dessus d'un instant à l'autre.

Je me suis jeté dans quelque chose de poisseux, qui se collait sur moi en longs fils argentés. Je me suis débattu avant de réaliser qu'il s'agissait d'une « chute de cheveux » d'un bouquet de fuseaux jaunes, qui s'emmêlaient à un gros buisson de fougères arborescentes.

J'avais rejoint le bosquet. Les cris de haine s'étaient tus.

Je me suis frayé un chemin à travers les fougères, haletant, abasourdi. Que s'était-il passé ? Est-ce que je devenais cinglé ?

Le Gardien du Lac était revenu. Il se tenait à la même place que la veille, juste au bord de l'étang, trempant sa trompe rouge dans l'eau boueuse. Était-ce lui qui m'avait joué ce mauvais tour ? Lui et sa bande invisible ?

Je l'ai attaqué d'entrée là-dessus. Pas besoin de m'exprimer : mes souvenirs étaient assez chauds, mon trouble évident. Il a insinué en moi une impression que j'ai interprétée comme de la surprise, ou de la consternation.

Nous n'agissons pas ainsi. Ce sont là des pensées de mort. Nous chassons les pensées de mort. Nous agissons pour la vie.

— Qui, alors ? j'ai éclaté. D'où ça vient ? Qui a fait ça ?

Le Gardien du Lac a longuement ruminé la question avant de répondre, me fixant de son oeil rose et rond, fendu à l'horizontale :

Qui le sait ? Toi peut-être.

CHAPITRE XIX

Les Gardiens

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Je commençais à en avoir marre de toutes ces énigmes. Je l'ai sommé de s'expliquer. Le Gardien du Lac s'est tassé et fermé sous ma vague de colère – bloc monolithique au bord de l'étang. Son voisinage est venu lui prêter main forte :

Tu es étranger à ce monde.

Un ennemi peut-être.

Conserve tes pensées profondes.

N'agresse pas nos ancêtres.

Tu peux être... qui le sait ?

— *Moi, j'agresse vos ancêtres ? !*

La surprise m'avait échappé de vive voix. J'ai inspecté du regard les abords de l'étang et les frondaisons des fougères – personne. Le Gardien du Lac m'examinait de son gros oeil rond. J'étais certain que s'il avait eu une bouche, il aurait souri.

Le chœur des pensées s'est de nouveau élevé dans ma tête :

Ce que tu nommes la Fleur...

... cela n'a pas de nom.

Ce qui vit par la mort

peut-il avoir un nom ?

Ce qui vit, ce qui meurt

ne peut être plus fort

que cet esprit sans nom.

D'où nous venons tous.

Où nous allons tous.

Que nous sommes tous.

Et toi-même ? Tu es seul.

Ils se sont « tus » là-dessus, me laissant effectivement seul avec mes impressions confuses, mes pensées désordonnées – d'où se dégageait peu à peu une ligne directrice, à mesure que j'analysais

leurs sentences.

Je comprenais que la Fleur avait pour eux une extrême importance. Elle participait d'une certaine manière à leur cycle biologique (par exemple comme le Virus pour les Pléiadims). C'était grâce à elle qu'ils développaient ce *gestalt*, cette conscience commune, cette totale télépathie. Et si, en outre, la Fleur était liée à leurs rites de mort ou de naissance, il paraissait logique qu'ils en fassent la « conscience » des ancêtres – ce genre d'association symbolique était courante jadis sur Terre. Je comprenais leur résistance à laisser piller cette plante sacrée entre toutes. Mais une question demeurerait sous-jacente – inquiétante : si eux-mêmes « n'agissaient pas ainsi », ne m'envoieraient pas de « pensées de mort » — alors *qui* le faisait ?... La Fleur ?

Ça ne s'était jamais vu nulle part. Sur aucun îles mondes explorés – même si parfois la distinction entre organique/inorganique, plante/animal était difficile à établir – *jamais* on n'avait rencontré de plante possédant une structure nerveuse et cellulaire capable d'émissions télépathiques recevables par un être humain. Ce genre de faculté était réservée à des formes de vie plus évoluées – au moins mobiles et autonomes, sinon structurées en société.

Il y avait un malentendu quelque part. Ils se prenaient *eux-mêmes* pour la Fleur : la symbiose était profonde. C'était *eux-mêmes* qui me repoussaient, me renvoyaient mes cauchemars. Mais c'était un acte commun, un réflexe issu du *gestalt*. Peut-être n'en avaient-ils pas conscience... individuellement. Ils me repoussaient comme des anticorps repoussent un microbe étranger. Mais en même temps ils désiraient que j'apprenne, comprenne – je le sentais. Ils redoutaient l'agressivité, l'incompréhension. Ils faisaient l'effort de s'exprimer dans ma langue. Ils avaient assigné à l'un d'eux de rester avec moi pour m'expliquer.

Le Gardien du Lac est intervenu alors que je pensais à lui – il avait dû suivre avec attention mon débat intérieur :

La vérité te frôle de son aile impalpable. Toujours plus près, elle te frôle. Mais tu ne la sens pas encore. Mais tu ne l'entends pas encore.

— Fais-la-moi écouter, Gardien du Lac. Fais-la-moi sentir. Je suis las de deviner sans cesse.

Tu ne peux comprendre encore. Mais bientôt tu verras, peut-être tu sauras. Car l'un de nous est parti dans la nuit. Il est parti chercher son esprit. Bientôt il reviendra, alors tu sauras. Elle te touchera de son aile impalpable, la vérité sur ton rôle.

— Mon rôle ?

Tu dois voir et savoir. (Ils étaient tous là de nouveau.)

Tu dois dire et redire.

Tu dois t'évader pour nous aider.

Tu dois révéler la vérité.

— Comment ? A qui ? Je ne suis pas un ambassadeur...

J'ai réalisé que peut-être ils me demandaient quelque chose en contrepartie de la Fleur : j'avais intérêt à me montrer diplomate. Ils m'ont démenti sans ambages :

Tu n'auras pas ce que tu désires.

— Par l'Aurige, les gars, à quoi ça sert de discuter ? Comment voulez-vous que je vous aide si vous m'aidez pas en retour ? Si je ramène rien, les trafiquants vont me *tuer*, puis ils en enverront un autre qui aura moins de scrupules que moi. A quoi ça vous avancera ?

Un silence a suivi mes paroles, comme si l'assemblée invisible méditait cette question. A mes côtés, le Gardien du Lac s'était remis à pomper dans l'étang, l'oeil clos, comme indifférent au débat. Mais il participait sans aucun cloute.

Nous t'aiderons car nous le pouvons.

Tu lutteras contre leur empire.

Nous t'aiderons car nous le savons.

— Contre la mafia de la Fleur ? Vous rigolez ! Je suis seul et pratiquement sans arme, et ils sont toute une organisation établie sur au moins vingt mondes ! Je suis qu'un bouc émissaire là-dedans. Ce sera déjà bien si j'arrive à sauver ma peau !

Ils n'ont émis aucun commentaire. Pire : le Gardien du Lac s'est envolé devant moi sans m'accorder un signe ni un regard – comme *ennuyé* par mon objection ! Je l'ai regardé s'élever par-dessus les fougères en serrant les poings. Mais elles se prenaient pour *quoi*, ces chauves-souris borgnes ? Comment croyaient-elles m'aider ? Elles ne connaissaient *rien* du monde humain, de ses mentalités retorses, ses appétits insatiables, ses conflits incessants. Et elles prétendaient faire de moi leur héraut et leur champion, dévoué à leur cause jusqu'à la mort, me dressant seul contre tous pour leur reconnaissance.

Il est vrai que j'avais eu cette pensée quand je les avais rencontrées : elles formaient une race estimable, sage et belle, méritant la reconnaissance et le respect de toute la galaxie. Mais de là à ce que je devienne *Y instrument* de leur défense, il y avait un grand pas qu'elles n'ont pas hésité à franchir – me demandant, au fond, *d'appliquer* mes idées ! Combien sont les valeureux qui ont réellement appliqué les idées généreuses qu'ils énonçaient – au moins au niveau de leur propre vie ? La plupart se contentent d'être bons en théorie, mais hésitent à s'engager s'ils ne sont pas directement concernés, ou tant qu'il n'est pas trop tard. Et sur ce point, je n'étais pas différent de mes concitoyens, contrairement à ce que croyaient les créatures ailées. J'envisageais d'abord mon propre intérêt, qui m'enjoignait de faire le moins de vagues possible si je voulais finir mes jours en paix...

... Même au prix d'un génocide ?

J'ai sursauté sous le coup de cet argument. Pourquoi un génocide ? D'où me venait cette idée ? *Qui l'avait émise ?*

Ce sont les autres, j'ai réfléchi. Spin et ses prédécesseurs. Ils se sont taillé un chemin dans la savane à coups de lasers et d'éclateurs. La récolte de la Fleur a dû être cause de massacres... Peut-être même le simple fait d'en cueillir provoquait des morts parmi ces êtres sensibles. Moi j'avais commencé par discuter – c'est pourquoi ils plaçaient en moi leur espoir. J'étais *obligé* de m'engager – d'un côté ou de l'autre. Que valait ma propre vie devant celle d'une race entière ?

La vérité te frôle de son aile impalpable, ont émis les lointaines créatures.

La question est ardue, la réponse implacable, a ajouté, plus près, le Gardien du Lac, invisible.

*

**

C'est dans la navette (cette fois j'avais retrouvé le chemin sans mal) que m'est apparue la réponse à l'une des questions qui me tourmentaient : je savais – ou plutôt je *devinais* – où se trouvait la Fleur.

Le Gardien du Lac l'avait laissé échapper au cours de la discussion : l'un des leurs était parti dans la nuit, chercher son esprit... Et auparavant, quand je lui avais demandé où trouver la Fleur, il m'avait répondu qu'il m'en montrerait... *quand il aura franchi la nuit de son vol impeccable*. C'étaient ses termes exacts.

La Fleur poussait sur la face nocturne de la planète.

Ça m'a rappelé les traces de vie que la *Puce* avait détectées dans la zone d'ombre : quelques taches ici et là, suggérant un tapis de mousses ou lichens.

Si c'était de la Fleur, il y en avait largement assez pour tout le monde – à moins que cette planète ne soit plus peuplée que je l'imaginai.

Je pouvais bien aller y jeter un oeil. Peut-être même en récolter quelques échantillons, histoire de voir ce que ça donnerait, si c'était aussi néfaste pour eux qu'ils le prétendaient. Leur refus pouvait n'être que purement religieux, mystique, genre « la Fleur est un dieu, il faut être initié pour en cueillir ». Est-ce qu'ils s'en apercevraient seulement ? Pas sûr, si j'opérais sans descendre de la navette, à l'aide de son bras porte-outils.

Et si elle constituait réellement un écran au sondage mental.

Sinon ce n'était plus la peine d'y songer : ils connaissaient déjà mon plan.

Comme la dernière fois, j'ai lancé un appel – sans réponse. Ça ne prouvait rien, mais je me suis pris quand même à espérer... Espérer m'en tirer comme ça, en douce, en les bernant grossièrement.

(Je sais, c'était une idée plutôt lâche, mais je ne parvenais pas à accepter l'écrasante responsabilité qu'ils venaient de me coller sur le dos. Est-ce que vous n'auriez pas essayé de vous défiler, à ma place ? Ne me dites pas non, je ne vous crois pas – vous n'êtes pas des héros.)

Il suffisait que je monte au-dessus de l'atmosphère, afin de reprendre contact avec la *Puce* pour lui demander un relevé topographique des zones de vie les plus proches sur la face nocturne. Un vol de repérage à basse altitude, un petit raclage de surface, et le tour était joué... Si je ne tombais pas foudroyé dans l'instant, j'envisageais par la suite d'aller chercher dans la *Puce* l'aspirateur de soute qui s'adaptait à la navette et permettait de remplir en un clin d'oeil les trois cents kilos de capacité de sa soute...

Je me suis installé dans le siège de pilotage, enchanté par ce plan mesquin, prêt à le mettre en pratique. Je me donnais bonne conscience en me disant qu'après, plus tard, quand je serai tiré d'affaire, j'enverrais un rapport anonyme à l'Alliance du Traité d'Orion ou la Commission d'Etudes Planétaires, afin qu'ils s'occupent eux-mêmes de protéger ce monde des méfaits des trafiquants... Après tout, c'était leur boulot.

Ouais, c'était ça qu'il fallait faire. Et dans un premier temps, je me servais en douce, sans rien demander à personne.

J'étais assis depuis un moment dans le siège de pilotage, et je n'avais pas encore mis en route. Qu'est-ce que j'attendais ? Assez rêvassé. Je me suis concentré sur les commandes.

Je ne comprenais plus rien.

Rien ! Le panel de bord pourtant simple de la BZZ était une oeuvre abstraite étalée devant moi.

Je lisais les indications sur les touches, les displays, les écrans... C'était des hiéroglyphes pour moi.

J'ai secoué la tête, abasourdi. Voyons, me suis-je repris. La procédure de départ est des plus faciles. D'abord il suffit de... de *quoi* faire ?

L'angoisse m'a étreint les tripes. Enfer de Dante, j'avais une formation de *pilote classe A*, assenée à l'Ecole des Pilotes d'Elite du Captain Wot – une formation qu'on n'oublie *jamais* !

Que m'arrivait-il ? Est-ce que j'étais fou ? Est-ce que l'air de cette planète me rongait insidieusement la cervelle ? Est-ce que j'avais de nouveau courroucé les ancêtres ?...

Brusquement j'ai compris – j'ai éclaté de rire, pourtant c'était grave. C'étaient *eux*. Non seulement ils m'avaient écouté depuis le début, mais ils m'*empêchaient* d'exécuter mon plan. Et ils ne se contentaient plus d'écarter mes mains des commandes : ils jouaient directement avec ma mémoire, en occultaient des pans entiers.

Mon rire s'est étranglé dans ma gorge : s'ils pouvaient me faire

ça, ils pouvaient me faire tout ce qu'ils voulaient. *Tout ce qu'ils voulaient.*

Comment Spin avait-il pu s'en tirer ?

CHAPITRE XX

Doubles et troubles

Je me suis dirigé d'un pas abattu vers le sas de la navette, que j'ai déverrouillé manuellement (je savais encore le faire) et me suis assis sur le seuil, promenant un oeil morne sur l'immuable crépuscule. Rien ne changeait jamais, à part les halos de poussière irisés dans le ciel, dont la position se modifiait lentement au gré des vents (ou des courants de convection magnétique, je ne savais et m'en foutais). Peut-être aussi l'anneau de la Lyre – le tore de gaz ionisés qui s'étendait trouble et phosphorescent dans le ciel outremer... Mais le grand soleil bleu se couchait éternellement derrière le bosquet de fougères, et sa compagne naine blanche répandait toujours sa pâle lumière zodiacale dans les pourpres mauves du crépuscule... Pas un cri animal, pas un chant d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte –, nul autre bruit que la longue plainte du vent, nul autre mouvement que les friselis des feuilles ou les volutes de poussière... Malgré cet espionnage quasi-permanent de mon esprit, la solitude m'oppressait comme une atmosphère étouffante, une gravité trop forte. Bérénice ne venait plus me voir..., effrayée ou *empêchée*, elle aussi, par ces créatures ailées ?

Mes pensées ont dérivé de nouveau vers elle... Non plus empreintes de cette passion presque malade qui m'avait étreint lors de sa dernière visite à bord de la *Puce*, plutôt d'un certain détachement – voire une pointe d'amertume, favorisée sans doute par ce paysage mélancolique...

Car il m'apparaissait évident qu'elle était un appât – consentant ou non –, destiné à me *pousser* à rapporter de la Fleur. Une carotte supplémentaire, en plus de la fortune promise, en plus des menaces, en plus du traceur... Tanarg (si c'était bien lui le « grand chef ») ne laissait rien au hasard, m'harponnait plutôt quatre fois qu'une, et à mon avis sa « prisonnière » collaborait de son plein gré, m'accrochant par une de mes faiblesses : mon amour des femmes... L'amour de la

femme. De son côté, Bérénice n'avait aucun sentiment, aucun désir – c'était clair, même venant d'un hologramme. Elle simulait et jouait son jeu de princesse séquestrée... Existait-elle seulement ? N'était-elle pas une pure invention holographique, activée ou projetée par un moyen que j'ignorais – ou simplement une hallucination ? Un effet secondaire de mon traceur hyperfluide, exploité à bon escient par de redoutables télépathes gavés de Fleur ? En ce cas pourquoi avait-elle cessé ses apparitions ? Les effets du traceur s'estompaient-ils ? Est-ce que je ne croyais plus assez en elle ?

Mon raisonnement s'est cassé net – car elle était là.

Le temps d'un battement de paupières – elle se tenait dans la poussière, noire et blanche et *si belle* –, une main calée sur sa hanche, l'autre enroulant une mèche sempiternelle... A contre-jour dans le couchant, nimbée de sa brillante chevelure – je ne voyais ni ses yeux ni son sourire, mais je *savais* qu'elle-souriait...

— Salut, j'ai fait d'une voix étranglée (pourquoi me faisait-elle *toujours* craquer ?)

Elle n'a pas répondu, mais a commencé à s'éloigner, m'invitant d'un geste à la suivre. Je me suis levé, j'ai dévalé la rampe, trébuché dans la poussière, tenté de l'approcher. C'était bizarre...

Elle a fait volte-face et s'est mise à courir.

— Bérénice – attends !

... Elle n'avait plus du tout l'air d'un hologramme : ses pieds nus soulevaient la poussière et y laissaient des traces, son ombre biaisait sur le sol, la lumière vespérale paraît sa peau d'or roux. Je me suis lancé à sa poursuite. Elle se dirigeait vers l'oasis.

Je m'essoufflais déjà (je n'ai jamais été doué pour la course : j'ai passé trop de temps confiné dans des vaisseaux) tandis qu'elle courait devant moi, légère, aérienne, foulant à peine le sol... et pourtant matérielle. Plus qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle s'est enfouie parmi les fougères arborescentes, entre les lichens-choux pourpres. J'ai atteint à mon tour l'oasis, hors d'haleine, me suis frayé un passage à travers sa dense végétation. J'étais certain qu'elle avait rejoint l'étang.

En effet : Bérénice m'attendait allongée sur la rive. Elle me souriait, et sa main caressant sa cuisse blanche et fuselée me suggérait bien des plaisirs...

— Bérénice..., j'ai soufflé. Tu es *vraiment* là ?

Comme je m'approchais d'elle, une certaine *vigueur* me revenait. Elle a tendu une main vers moi – j'ai couru vers elle – elle s'est relevée d'un bond et a plongé dans l'étang boueux, me laissant pantois sur la rive.

Un instant seulement : j'ai commencé à ôter ma combi pour plonger derrière elle... J'ai stoppé soudain, considérant d'un oeil

douteux cette eau trouble et lisse – si lisse... Bérénice qui flottait au milieu ne soulevait pas une ride. L'eau glissait sur elle – à *travers* elle. Elle agitait un bras dans ma direction – mais n'éclaboussait pas une goutte d'eau. Son sourire était toujours aussi éclatant, mais ses yeux... ses yeux étaient *vides*. Il n'y avait rien entre les paupières.

L'eau stagnante de l'étang a lentement dissous son corps de plus en plus transparent. J'ai rezipié ma combi, soupirant et clignant des yeux.

Un bruit de feuillages m'a fait tourner la tête. C'était le Gardien du Lac, qui s'arrachait d'une haute fougère pour venir atterrir sur la rive.

Cette eau est ma nourriture, a-t-il émis. (Il m'a paru agité, et son oeil unique rougeoyait. Ses pensées étaient chargées d'une émotion contenue.) *Ton ennemi t'y attend. Elle te serait une torture si tu pénétrais dedans. Ton ennemi t'aurait pris. Jusqu'où serais-tu parti ?*

— Mais de *quel* ennemi tu parles ? ! j'ai éclaté.

Une image m'est parvenue en réponse, étrange et insolite : entre des montagnes stridentes, noires-violettes, s'étendait un immense champ de lichens géants, aux corolles concentriques bordées de jaune phosphorescent ; au centre de chaque lichen s'élevait une paire de longues tiges translucides, au bout desquelles oscillaient des *visages* – à ce qu'il m'a semblé – de sombres visages de nains difformes, irradiant dans l'ultraviolet, qui frémissaient sous la pluie de lumière tombant du ciel...

Une brève vision – par l'oeil de la créature. Une vision de la Fleur.

Alors c'était elle... cette plante *consciente* qui me considérait comme son ennemi, et nourrissait à mon égard des « pensées de mort » — cherchant à m'attirer vers quoi... ?

Et le Gardien du Lac l'avait contrée, en effaçant l'hallucination au dernier moment – en proie peut-être à un conflit interne... Car ces créatures *dépendaient* de la Fleur. Elle leur donnait la vie, mais pouvait aussi leur donner la mort... Ils étaient ses esclaves, ses extensions mobiles, autonomes jusqu'à un certain point. Et voilà que ma présence créait une divergence, un conflit entre ceux qui voulaient m'aider et *celle* qui voulait me nuire – pour la première fois peut-être dans leur histoire, il y avait conflit. Et ça les troublait.

Ou bien tout cela s'était-il répété avec Spin et les autres ?

Non, a émis le Gardien du Lac (qui s'était rassérééné). *Au début nous avons été surpris. Ensuite nous avons appris. Enfin nous avons réagi. Mais toi... tu es différent.*

— Qu'est-il arrivé à Spin ?

Il a longtemps combattu. (Tous les autres, à nouveau, invisibles dans le voisinage.)

*Il a gagné... et puis perdu.
Mais toi... tu es différent.
Qui a raison ? Qui a tort ?
Nous ne voulons pas ta mort.*

« Il a gagné... et puis perdu. » J'ai eu beau insister, je n'ai pu obtenir de réponse plus précise. Le fait est que Spin avait perdu : il était mort dans les astéroïdes, crashé dans son vaisseau. Crass m'avait dit que Spin avait été *balancé*. Lui non plus n'avait peut-être rien ramené. C'était bien le genre de vengeance mesquine de ce milieu.

J'ai changé de sujet :

— Au fond, à quoi vous sert la Fleur ?

A mourir, à renaître.

A être, à devenir.

A nourrir nos ancêtres.

Pour les êtres à venir.

Rites de mort et de naissance : j'avais deviné juste... Le Gardien du Lac m'avait promis de me *montrer*. Quand celui qui était parti dans la nuit reviendrait avec son esprit ? (C'est-à-dire la Fleur ?) Le Gardien du Lac me l'a confirmé. Mais *quand* ? Ça c'était plus difficile à dire : ces chauves-souris de l'éternel crépuscule n'avaient pas vraiment de notion du temps.

*

**

Ça s'est passé environ deux jours (TU) plus tard, d'après le chrono de la navette. (Je savais de nouveau la piloter, mais à quoi bon ? Pour aller où ? La *Puce* et son ord retors ne m'attiraient guère, et je n'avais pas assez de carburant pour explorer la planète. Par contre j'avais apporté de la nourriture pour une semaine.) La « Fleur » (je doutais encore que ce fût elle) n'a pas tenté de m'attaquer durant ces deux jours : peut-être une trêve avait-elle été établie...

Tous les douze – non : ils n'étaient que onze – étaient perchés dans les arbres autour de la navette quand j'en suis sorti, émergeant de ma « nuit » de sommeil, bâillant et courbaturé par la couchette ingrate.

Nous attendions ton retour à la conscience.

Le temps est venu d'assister à la naissance.

J'ai réussi à leur faire admettre qu'il me *fallait* un café avant d'aller où que ce soit. Il était trop fort et avait un sale goût chloré (j'avais oublié de renouveler la réserve d'eau) mais il m'a secoué.

J'en avais besoin, car nous avons parcouru une bonne dizaine de kilomètres, dans cette savane monotone, avant d'aborder une nouvelle oasis, à peu près semblable à celle du Gardien du Lac : même végétation (fougères arborescentes, fuseaux jaunes, gros lichens pourpres et herbe-mousse), même étang boueux, au pied de la colline

contre laquelle l'oasis était appuyée, à l'abri des vents dominants. Au cours du trajet (moi marchant/courant et eux voletant au-dessus), l'idée ne m'a pas effleuré un instant qu'ils m'entraînaient au loin pour me perdre : l'ambiance était trop grave et solennelle pour m'en soucier.

Le douzième larron gisait dans l'eau de l'étang, allongé et rigoureusement immobile – pas une ride ne troublait la surface. (Ça m'a rappelé Bérénice...)

Ce qui la troublait, par contre, c'étaient des morceaux de feuilles filandreuses, d'un jaune terne, qui se dissolvaient lentement dans l'eau stagnante. Des morceaux de lichens géants, qui ne poussaient pas dans la région.

De la Fleur. J'en étais certain.

La créature au milieu de l'étang, sustentée par ses ailes à demi déployées, était plus ballonnée que les autres qui s'installaient autour : elle avait dû boire beaucoup d'eau chargée de Fleur. Ses compagnons se sont empressés de l'imiter. (*Empressés* n'est pas le mot : ils agissaient au contraire avec calme et solennité.) Tous, occupant apparemment une place précise, se sont mis à pomper l'eau de l'étang avec leurs longues trompes rouges. Leurs yeux étaient clos. Celui qui flottait n'avait pas bougé.

Ça a duré un bon moment comme ça. Une heure, peut-être deux. Je commençais à m'impatisser, à me demander s'il allait vraiment se passer quelque chose, ou si tout n'était que dans leur tête – communion spirituelle à laquelle j'étais définitivement étranger.

Puis l'être dans l'étang s'est mis à respirer plus fort, à trembler (friselis sur l'onde, où presque toute la Fleur s'était dissoute). Les trompes sont rentrées dans les becs tubulaires. Les yeux se sont ouverts – fixant l'être au centre.

Ils n'étaient plus roses, mais rouge vif. Leur fente horizontale brillait d'un noir éclat.

Les tremblements de la créature s'accroissaient, provoquant des clapotis dans l'étang. Je me suis demandé s'il n'allait pas couler...

Il vibrait, mais ne coulait pas. L'eau vibrait avec lui. Des vaguelettes léchaient les pieds des autres, enfoncés dans la boue.

Ses contours devenaient flous. Ses compagnons rivaient sur lui leurs intenses regards rouges. Je me suis levé : une tension palpable électrisait l'atmosphère.

Regarder cette créature qui vibrait me faisait loucher : je n'arrivais plus à la distinguer clairement. Comme si elle se dédoublait...

Elle se dédoublait. *Réellement.*

Le *double* – spectre évanescent – s'écartait progressivement de cette masse vibrante. Se soulevait, ailes déployées, translucides. A

travers l'eau trouble de son corps, on devinait ses organes internes, taches indistinctes en pulsation.

Le double s'est soulevé encore, jusqu'à se détacher tout à fait de la créature, dont les tremblements s'apaisaient. Battant faiblement des ailes, il s'est élevé au-dessus de l'étang, forme vaporeuse – puis a ouvert son oeil. Rose pâle, presque blanc, mais il voyait. Il *me* voyait.

A travers son regard fendu, j'ai perçu l'éclat d'une faim dévorante.

CHAPITRE XXI

Conversation sur les origines

Plus tard, quand tout a été fini – le « parturient » avait été ramené sur la rive, et reposait en compagnie de son pâle double, entouré de ses voisins –, le Gardien du Lac est venu vers moi en se dandinant sur ses larges pieds griffus. (Je commençais à les différencier à certains détails : corpulence, forme de l'oeil, longueur du bec...) J'étais assis à l'écart, à l'ombre des fougères, terriblement isolé : je sentais bien que les trois quarts de la cérémonie m'avaient échappé.

Sauras-tu lui pardonner ? Le nouveau-né n'a pas conscience. Auras-tu de l'indulgence ? A travers lui s'est exprimé... l'ennemi de tes pensées.

— C'est pas grave, j'ai rassuré le Gardien du Lac. Je m'en doutais un peu : un être issu de la Fleur a la conscience de la Fleur, hein ? Au début du moins.

C'était un peu comme les bébés humains : on se demandait à quoi ils pensaient à la naissance (et avant) — puisqu'il avait été prouvé qu'ils pensaient et rêvaient. Pas à l'avenir ni au passé – car ils sont hors temps. Pas au présent non plus – ils l'ignorent. Alors à *quoi* ? (Maintenant on va plus loin : on en est à traquer la *première* pensée de l'embryon – pure impression du non-monde. Vous qui êtes étudiants, vous en savez sûrement plus que moi là-dessus.)

Le Gardien du Lac m'a expliqué, à sa manière poétique, que le double n'était pas *issu* de la Fleur comme je supposais, mais résultait d'un processus naturel de procréation auquel la Fleur apportait bien sûr une aide précieuse.

— A quoi reconnaît-on les femelles – enfin, les dames – chez vous ? Vous me paraissez tous pareils...

Il n'a pas compris ma question. Pour la préciser, j'ai imaginé la première femelle venue (Bérénice évidemment) — image chargée d'une bonne dose de désir. Ça ne l'a pas éclairé davantage. (C'est ce qui m'a permis de le disculper dans le « piège de Bérénice » qu'on

m'avait tendu deux jours plus tôt : il n'aurait pas su de lui-même rendre une hallu féminine aussi *attirante*.) J'ai dû lui donner un cours d'éducation sexuelle de base, expliquer comment les Humains se reproduisaient et le plaisir qu'ils en tiraient. Ça l'a beaucoup amusé.

Nous n'avons pas ces différences, a-t-il émis. Nous sommes une seule conscience, quand l'eau du lac se trouble, quand le corps se dédouble. Nous sommes tout ce qui vit, tout ce qui meurt, tous les plaisirs et toutes les peurs, tous les désirs, toutes les horreurs... Quand le corps se divise en deux, nous sommes le monde, nous sommes des dieux... et nous préparons nos adieux.

Il a longuement poursuivi son explication, que j'ai eu un peu de mal à suivre. Voici en gros ce que j'en ai tiré :

A part ma présence sur cette planète qui constituait un événement exceptionnel, le dédoublement de l'un d'eux était pour ces êtres l'unique occasion de se retrouver et de « communier » ensemble. (J'emploie *communier* entre guillemets car à mon tour je n'ai pas bien saisi ce qui se passait entre eux à ce moment-là.) La création d'un double n'intervenait qu'une fois (rarement deux) dans leur vie, aussi les membres de ce *voisinage* ne se réunissaient qu'une douzaine de fois au cours de leur existence. (Il existait d'autres voisinages plus ou moins importants sur la bande crépusculaire de la planète, avec lesquels le Gardien du Lac avait peu de contacts – sauf en cas de « communion ».) Il fallait que tout le voisinage soit présent au dédoublement, afin de donner au « parturient » l'énergie mentale nécessaire – par l'entremise de la Fleur naturellement. (Ils n'en consommaient qu'à cette occasion. S'ils continuaient ensuite de boire l'eau de l'étang, c'était surtout parce qu'elle était nutritive.) Plus le voisinage était restreint, plus le parturient dépensait d'énergie à créer son double – et plus courte était sa vie après.

Car le double vivait aux dépens de l'original.

Tant qu'il n'avait pas acquis assez de *matérialité* pour aspirer l'eau de l'étang avec sa propre trompe, il se nourrissait de son créateur par un genre d'osmose, et restait continuellement dans son sillage (de là les « couples » pâles que j'avais observés au début). Ensuite le double solide et vigoureux prenait la place de l'original devenu faible et diaphane – lequel n'avait plus qu'à partir... Une demi-vie plus tard, le double créait à son tour un double, et le cycle recommençait.

— Attends, j'ai coupé le Gardien du Lac. Il s'en va où, l'original ? Dans le désert pour mourir ?

Non, a-t-il répliqué. La Fleur le mange.

— Quoi ? ! j'ai sursauté. Mais – comment...

Partons, a-t-il intimé. On les dérange.

Nous étions les derniers à traîner autour de l'étang. Tous les autres s'étaient envolés – je ne m'en étais pas aperçu, concentré sur les

explications du Gardien du Lac. Ne restait plus que le parturient assis au bord de l'eau, et son double évanescent, perché sur sa tête, serres plantées dans son cou épais. Le double avait l'oeil clos et semblait indifférent à tout... Je le préférais comme ça.

Nous sommes donc repartis vers l'oasis du Gardien du Lac, moi marchant (déjà mal aux pieds) et lui voletant au-dessus... ce qui devait l'épuiser, car au bout de deux à trois kilomètres il m'a demandé s'il pouvait se reposer quelques instants sur ma tête.

J'ai considéré ses longues serres pointues.

— J'ai des épaules, tu vois. Si tu peux poser un pied sur chacune, ce serait mieux. Sans enfoncer tes griffes !

Après quelques tentatives infructueuses et clownesques, il a réussi à se caler sur mes épaules, crochant dans ma combi de vol (qui en avait vu d'autres). Il était moins lourd qu'un enfant, et s'allégeait parfois en battant des ailes – ce qui m'éventait un peu dans cette lourde chaleur.

Nous nous sommes remis en route à travers la savane, et avons repris notre conversation.

— Tu m'as dit que la Fleur « mangeait » les vieux qui partaient. Tu peux préciser, ou c'est tabou ?

Il ignorait le sens du mot « tabou ». J'ai évoqué quelques tabous toujours en vigueur dans notre société, malgré la grande diversité des mœurs développées sur chaque planète : l'inceste, la résurrection des cadavres, les manipulations génétiques sur embryons humains...

Le Gardien du Lac m'a avoué qu'en effet ils avaient une sorte de « tabou » concernant le passé lointain, les origines : bien qu'ils aient théoriquement la possibilité de l'explorer grâce à la « mémoire des ancêtres », ces zones obscures du temps profond leur paraissaient tellement mystérieuses, voire *dangereuses*, qu'ils n'osaient jamais, au cours de leurs « communions », s'aventurer dans le passé au-delà de quelques générations. Un mythe, une légende les arrêtait (que je vous livre telle quelle, vous l'interprétez comme vous voulez, moi-même je n'ai pas tout compris) :

Jadis le Rêveur d'Infini

vivait sans aucun voisinage.

Puis il a fait son long voyage

vers le froid pays de la nuit,

mais il ne savait où renaître.

Il accomplit sa renaissance

soutenu par tous les ancêtres.

Il en reçut une telle puissance

qu'il franchit toutes les limites,

remonta les courants du temps,

rencontra les Géants du Vent.

*Il alla si loin dans sa fuite
qu'il traversa le Grand Néant,
qu'il découvrit les origines
soufflées par les Géants du Vent.
Effrayés par ce vide ultime,
tous les ancêtres engloutirent
l'esprit du Rêveur d'Infini
pour qu'il ne puisse revenir.*

Où est notre passé ? Quand tout a commencé ? Ce sont là des questions qui n'ont plus de réponse...

Une onde d'ancienne tristesse a accompagné cette conclusion. Quoiqu'obscur, l'histoire était chargée d'émotion. J'ai demandé au Gardien du Lac s'il pouvait graver ces vers de manière indélébile dans ma mémoire (puisque lui et ses copains étaient capables de la manipuler). Il y a volontiers consenti, et c'est pourquoi je peux vous la dire aujourd'hui, inaltérée. (J'avais eu l'idée mercantile de la vendre comme chanson à mon copain Bazz, souvent en panne d'inspiration et en quête de textes originaux. Mais entretemps il avait acquis un sysex de poésie qui lui pondait des vers au kilomètre.)

Cette belle légende ne répondait toujours pas à ma question : que devenaient les anciens ? Comment la Fleur les mangeait ?

Ils déploient leurs forces ultimes pour accomplir le Second Voyage, a expliqué le Gardien du Lac. Ils retournent aux origines, s'en vont franchir le dernier passage... Les ancêtres engloutissent leurs esprits, et leur longue mémoire nous nourrit.

— Je pige rien. (J'ai secoué la tête. Ça a failli le faire tomber.) Les ancêtres, c'est la Fleur, c'est ça ? Et la Fleur les *engloutit* ? Physiquement ?

Mes questions incessantes commençaient à l'exaspérer. Il m'a répondu plutôt sèchement :

*Tu le verras. Tu me suivras au pays de la nuit.
Prends bien soin de ta vie !*

*

**

De retour à l'oasis du Gardien du Lac, j'ai juste eu la force de me traîner jusqu'à la navette et m'écrouler sur ma couchette. J'avais parcouru au moins vingt kilomètres à *pied* – ce qui ne m'était *jamais* arrivé. Sans compter que j'avais porté le Gardien sur mes épaules durant la moitié du retour, et ses serres avaient fini par m'écorcher. J'avais mal partout, je crevais de chaud, de soif – bref, j'étais dans un triste état. J'ai pensé à mes propres ancêtres, jadis sur l'ancienne Terre, qui accomplissaient couramment de tels trajets, portant parfois des charges bien plus lourdes. Et trouvaient encore la force de faire du feu, cuisiner des aliments, etc. L'homme spatial devient trop mou... Il

se fond peu à peu dans la technologie.

Je me suis soigné, nourri, remis en forme à l'aide d'un ou deux verres de Crostiche (j'avais pris soin d'en apporter deux bouteilles de la *Puce*) que j'ai sirotés assis en haut de la rampe d'accès de la navette, à contempler l'immuable crépuscule.

Je réfléchissais à l'étrangeté de ces êtres d'apparence fruste, qui vivaient comme des animaux mais avaient développé, en symbiose avec une plante non moins étrange, un parfait gestalt, une mémoire collective indéfectible, une puissance mentale dont j'ignorais les limites. Et tout ça pour quoi ? Pour une vie aussi immuable que leur crépuscule, simple et statique, sans avenir ni passé... ce *temps profond* qui leur était interdit, en vertu d'une vieille légende. Vieille comment ? Un siècle ? Dix ? Mille ? Où étaient-ils dans le temps ? Ils n'en savaient rien eux-mêmes. Leurs esprits étaient ouverts sur l'éternité, mais l'exploration du temps leur était interdite. Ils n'avaient pas d'avenir à construire. Ils tournaient en rond et s'en désolaient : d'où venaient-ils ? Que faisaient-ils ici finalement ?

L'exploration de leur monde ne paraissait guère les intéresser, ou peut-être en connaissaient-ils déjà chaque arbre, chaque caillou. Le Gardien du Lac m'avait laissé entendre que toute la zone tempérée, crépusculaire, de la planète était habitée – un habitat clairsemé mais uniforme. Le reste n'était que désert brûlant ou montagnes gelées. Ils ne quittaient leur *voisinage* que pour aller chercher de la Fleur – ou pour mourir. Qu'y avait-il d'autre à voir, à faire ? Pas de chefs, pas de luttes, pas de prédateurs... Pas d'animaux à élever, pas de plantes nourricières à cultiver, pas de biens à amasser, pas d'enfants à éduquer, puisque le double parasitait l'original par un processus naturel, jusqu'à devenir assez solide pour voler de ses propres ailes... et recommencer toujours la même histoire. A quoi bon tout cela ?

Et si nous, les hommes rapaces qui venions piller leur Fleur, étions un facteur de changement, le grain de sable dans cet engrenage trop bien huilé, qui les obligerait à *évoluer* enfin, à replonger dans les flots tumultueux du temps ? Ils avaient déjà réussi (disons, leur conscience collective avait réussi) à développer contre nous des pièges mentaux sophistiqués. En quelques visites, ils avaient suffisamment assimilé l'esprit humain pour communiquer avec lui et le manipuler avec précision. S'ils se connectaient à tous les mondes habités, jusqu'où leur sagesse les empêcherait-elle d'aller ?

J'ai été coupé dans mes réflexions par un appel strident du com de la navette. J'ai gagné le poste de pilotage, perplexe : *qui* pouvait m'appeler ? La *Puce* ? L'ord avait-il trouvé le moyen de parer le brouillage magnétique ?

J'ai basculé le contacteur. Une voix grésillante a retenti dans le haut-parleur :

« Ici l'ord de la Puce. J'ai repéré un phénomène anormal sur la face obscure de la planète. Il me paraît urgent d'aller l'examiner. »

— Quel genre de phénomène anormal ?

« Comme une grande lumière, qui s'étend sur des kilomètres carrés. »

— Coordonnées ?

« C'est facile à repérer. Ça brille vraiment fort. On dirait un immense champ éclairé. »

— Hé ! je t'ai demandé les...

Je me suis interrompu. Quelque chose n'allait pas dans la manière de s'exprimer de l'ord – et je venais de le découvrir : il parlait normalement.

« Pardon ? »

— Les coordonnées. Donne-les-moi.

« Une seconde. Je les calcule. Mais c'est très facile à trouver. Il faut faire vite ! »

— Tu calcules les coordonnées ?

De plus en plus bizarre : ce genre de « calcul » est instantané. Objectif pointé = coordonnées affichées.

— Donne-moi les détails techniques de l'avarie n° 42.

Pas de réponse.

— T'as entendu ? Détails techniques de l'avarie 42 !

Silence.

Soudain le com s'est éteint de lui-même, avec un bruit évoquant un craquement de branche brisée.

Je suis retombé en soupirant dans le siège de pilotage. Une sueur froide perlait à mes tempes.

L'esprit de la Fleur apprenait un peu trop vite à mon goût. Arriver à manipuler une technologie aussi sophistiquée... je trouvais ça très louche.

CHAPITRE XXII

Vers la face obscure

... J'étais revenu dans la rue aux junks. Aux accrocs, aux loques humaines, aux déjantés à tout. Encaissée au pied d'une falaise de béton, la rue s'enfonçait dans un centre commercial en ruine, où rôdaient des silhouettes dont certaines n'avaient plus forme humaine. Malgré les regards torves qui me scrutaient, malgré les mains tremblantes qui me touchaient, j'avançais, obstiné, vers le centre commercial – dans l'enfer même.

Je cherchais Bérénice. Je savais qu'elle était entrée là-dedans.

Ça puait la merde et la pourriture. Les murs barbouillés de crasse et de graffiti suintaient l'humidité. Des ordures s'amoncelaient partout, dans lesquelles rampaient d'autres déchets – vivants. Pourtant (par le mystère du rêve) la galerie était éclairée, et quelques boutiques fonctionnaient encore – sex-shops, bars sombres et bazars à dopes essentiellement. Des bandes de gus vêtus de combis renforcées, armés de couteaux, chaînes, tringles affûtées, etc., me dépouillaient du regard. Certains ont commencé à se décoller des murs, à s'arracher du sol pour se diriger vers moi. Je les observais d'un oeil circonspect, intérieurement mort de trouille.

Un nabot aux traits indéfinis, bossu et déformé, s'est matérialisé devant moi, me présentant quelques miettes de poudre jaune au creux de sa main griffue.

— Mec, hé, mec, toi tu veux de la Fleur, ça c'est de la bonne Fleur...

J'ai secoué la tête avec une moue dégoûtée. Sa main a disparu prestement. Il m'a croché le bras, trotinant à mes côtés :

— Qu'est-ce tu veux, hein, qu'est-ce tu veux ? Mon nom c'est Spin. Je te trouve tout ce que tu veux. Alors qu'est-ce tu veux ?

— Je veux retrouver Bérénice.

— O.K. ! Viens avec moi.

Il m'a entraîné dans les profondeurs cloaquales de l'ancien

centre commercial, écartant à coups de pied les êtres larvaires qui rampaient vers nous en gémissant des mots sans suite. « Viens, viens, viens avec moi, tu vas la voir, allez viens... » ne cessait-il de répéter.

Il a poussé une porte métallique défoncée, on a longé un couloir sombre et nauséabond, au bout duquel il a ouvert une autre porte.

— Voilà, la voilà, Bérénice...

Tandis que je restais, médusé, sur le seuil, il a éclaté d'un rire caquetant, s'est faufilé derrière moi et a claqué la porte. Je me suis précipité dessus – fermée. Pas le moindre bouton ni poignée.

— Viiiens... viiiens à moooiii..., a susurré la créature qui emplissait la pièce.

Elle évoquait un gigantesque buisson de chair pâle, parcouru de lentes ondulations. Au centre s'ouvrait une bouche démesurée, surmontée de deux yeux immenses – phosphorescents.

Il m'a suffi de fixer une seule fois les yeux pour être piégé. Hypnotisé.

— Viiiens à mmmmmoooooiii..., murmurait la créature, d'une voix reptilienne. Sa gueule énorme bavait ; une langue rouge et spongieuse s'agitait à l'intérieur.

Contre ma volonté, mes pieds ont avancé – avancé vers elle.

— Viiiens...

Son regard phosphorescent tourbillonnait autour du mien. Au-delà je percevais des cris – avides, affamés.

— Viiiens à mmmoooooiii...

J'étais au bord de la gueule immense qui sentait la mort. La langue a jailli pour me happer.

Je me suis réveillé en sursaut, la tête vrillée par une sonnerie stridente émanant de l'ord de la *Puce*. (C'était quelques « jours » après « l'accouchement » du voisin du Gardien du Lac ; j'étais retourné à la *Puce* renouveler mes provisions, prendre une bonne douche et dormir dans une *vraie* cabine.)

— Qu'est-ce que c'est ? j'ai crié, encore chamboulé par mon cauchemar.

« Un appel ce sera Transpace », a répondu l'ord. « A votre communiquant j'ai pu le couchette. »

— Quelle origine ? (Je me suis gratté la tête, incrédule.)

« Océan. »

Crass. Il doit trouver que je traîne trop, j'ai songé. Il va me menacer des feux de l'enfer.

— Je suis pas là. Enregistre-le. Je l'écouterai plus tard.

« C'est un mensonge. »

— C'est un *ordre* !

L'ord s'est exécuté avec des cliquetis désapprobateurs. Je me suis rallongé et j'ai essayé de retrouver le sommeil... En vain : trop de

pensées bouillonnaient sous mon crâne... Et je craignais de retomber dans cet atroce cauchemar.

D'où me venait-il, celui-là ? Cette rue abominable était sur Terre, bien sûr – la Terre transformée en bain autogéré, telle que je me la figurais d'après les rapports que j'avais vus là-dessus. Pourquoi je rêvais de la Terre ? Par crainte de ce qui m'arriverait si le GRIS me coinçait avec des tonnes de Fleur ? Mais je n'étais même pas *certain* d'en ramener. Et Bérénice ? Est-ce qu'elle était là-bas ? Prisonnière non pas de Tanarg, mais du GRIP ? Était-ce elle qui m'envoyait ces rêves ? Que cherchait-elle à me dire – à me montrer ?

Pourquoi ne venait-elle plus me visiter ?

J'étais depuis une bonne vingtaine d'heures à bord de la *Puce*, espérant à chaque instant la voir apparaître – au point d'en halluciner parfois. Je m'étais résigné à son absence sur la planète – due peut-être aux perturbations magnétiques, ou à ce *gestalt* qu'elle devait redouter, en tant que télépathe. Mais ici ? dans l'espace ? Rien ne l'arrêtait ! Me croyait-elle toujours sur la planète ? Avait-elle une autre sorte d'empêchement ?

Bref, j'étais bien accroché à cette garce – d'autant plus que j'étais pratiquement sûr qu'elle m'avait raconté des bugs, qu'elle n'était pas plus prisonnière que moi, qu'elle participait même activement au trafic. Elle était ma *force du mal*, ma femme fatale vers laquelle je me sentais irrésistiblement attiré... comme vers le monstre de mon cauchemar.

J'ai tressailli à cette pensée. Non... c'était trop horrible.

Je me suis levé pour me faire un café. Il fallait que je me change les idées. Bâillant, en slip, mon jus à la main, j'ai traîné les pieds vers le poste de pilotage, me suis avachi dans le siège de commandes. Soupissant, j'ai demandé à l'ord de me passer le message Transpace d'Océan. En visuel. Je ne voulais pas l'entendre.

C'était bien Crass. Il me menaçait effectivement des feux de l'enfer si je n'étais pas de retour à la civilisation dans 48 h TU, avec *au moins* cinq tonnes de Fleur. Il me communiquait également mon point d'émergence de Saut : au large de Mercure, à 30° au-dessus de l'écliptique.

Ce message aurait dû m'inquiéter, mais je m'en foutais. Si loin des mondes habités, ses menaces ne m'atteignaient pas. C'était une autre vie, un temps passé... et le temps, ici, ne bougeait pas. Figé dans le crépuscule.

Bérénice accaparait mes pensées. Si elle vivait effectivement sur Terre, il avait pu lui arriver n'importe quoi. *N'importe quoi*. C'est si facile de perdre la vie là-bas, ou d'en faire un enfer.

L'ord m'a ramené à la réalité en me signalant que le satellite pléiadim revenait à portée de ses instruments pour la 18^e fois. Il

s'agissait d'un satellite d'observation selon l'hypothèse la plus vraisemblable. L'ord continuait d'enregistrer ses émissions techniques en pléiadim, qui ne variaient guère. Est-ce que je désirais en écouter un échantillon ?

J'ai refusé. Je pigeais rien au pléiadim – un langage technique de surcroît. Zag-O aurait sûrement su décrypter ça : aucune langue technique n'avait de secret pour lui. Mais il gisait toujours dans l'alvéole de soins, déconnecté. A jamais peut-être... J'espérais que non. Je voulais le sortir de là.

Je devais d'abord m'en sortir moi-même. Comment ramener cinq tonnes de Fleur ? Ou fuir sinon ? Il fallait que j'en parle avec le Gardien du lac. Qu'il comprenne ma situation. Si *toutes* les traces d'activité biologique que la *Puce* avait repérées sur la face nocturne étaient de la Fleur, il devait en pousser des *milliers* de tonnes. Cinq malheureuses tonnes en moins ne causeraient pas un grand dommage... De plus, les créatures ailées m'avaient promis de m'aider. Il était temps de passer aux actes.

Quand je suis sorti du hangar de la *Puce* à bord de la navette, j'ai brièvement aperçu, loin « dessous », le satellite pléiadim. Il scintillait tel un joyau noir, une galaxie dans une boule de verre, juste au-dessus de l'atmosphère. Je reconnaissais bien là le sens esthétique pléiadim – ils font d'un simple boulon une oeuvre d'art. L'ord avait estimé l'âge du satellite à 2000 ans. A le voir ainsi, parfait et brillant sous l'éclat bleu de l'étoile géante, il aurait pu dater d'hier. Les Pléiadims comptent le temps en siècles – voire en millénaires. Selon eux la beauté ne peut que vaincre l'entropie...

*

**

Le Gardien du Lac était plutôt excité : il faisait les cent pas autour de l'étang, se dandinant d'un pied sur l'autre, ses ailes entrouvertes frémissant sous le vent du soir.

Il a eu la politesse d'attendre qu'on se voie pour me « parler » :

A mon tour j'ai reçu l'appel, l'appel pour une vie nouvelle. Il me faut partir dans la nuit, dans le froid, atteindre mon ancien esprit, sans effroi. Viendras-tu avec moi ? Suivras-tu mon exploit ?

— C'est loin ?

Il n'a pas su me répondre : il n'avait pas de notion du temps ni de distance – du moins pas traduisibles en termes LIS. Il m'a expliqué qu'il devait se poser trois fois pour se nourrir, ce qui ne signifiait pas grand-chose pour moi : j'ignorais son endurance en vol. J'ai tenté, d'après mes souvenirs des relevés topographiques, d'estimer la distance de l'oasis à la nuit complète, et de situer dans cette nuit la plus proche « tache de vie »... Elle ne devait pas être à moins de cinq cents kilomètres.

Pas question d'y aller à pied. Il fallait prendre la navette.

— Tu monteras avec moi, j'ai proposé au Gardien du Lac. On gagnera du temps.

Il a refusé : s'enfermer dans une telle carapace lui ferait perdre tous ses repères. Et puis la... loi ? Nature ? Tradition ? exigeait qu'il vole de ses propres ailes jusqu'à l'esprit de ses ancêtres.

— Je vais pas te suivre en courant pendant 500 km, j'ai objecté.

Il y a là une difficulté, a-t-il admis. *Mais tu pourras la surmonter.*

— Ah ouais ? Comment ?

Brusquement ça m'est revenu : la BZZ étant à l'origine une navette d'exploration planétaire, elle devait avoir à son bord un mobile de surface, démonté et rangé dans quelque placard. S'il n'avait pas été volé ou perdu, comme c'était souvent le cas...

J'ai remercié le Gardien du Lac d'avoir exhumé ce souvenir enfoui, et suis retourné à la navette fouiller tous ses placards, modules et casiers de rangement.

Je l'ai trouvé au fond de la soute, dissimulé derrière une plaque anonyme : un petit mobile biplace à photopiles, plié et démonté en trois éléments. Le genre d'insecte mécanique qui roulait à pleine puissance à 25 km/h. J'avais pas fini de me taper le cul sur 500 km...

Le dépliage et remontage étaient des plus aisés : ce truc pouvait être utilisé même par un môme. Je l'ai chargé rapidement sur les batteries de la navette. J'espérais que ce soleil crépusculaire émettait assez de photons pour maintenir le mobile chargé au maxi. De plus la Fleur ne devait pas être trop loin : la nuit, l'autonomie de cet engin n'excédait pas 300 km.

J'ai entassé sur la place libre trois jours de rations alimentaires et des bidons d'eau concentrée, ainsi qu'une combi thermostatique de rechange en cas de grand froid (la *Puce* avait relevé des températures de — 20 sur la face nocturne). M'estimant paré, je suis retourné à l'oasis à bord du machin grinçant et cahotant. Impatient de partir, le Gardien du Lac est venu à ma rencontre et s'est posé sur l'arceau de l'habitacle du mobile.

Je volerai doucement. Garde-moi bien droit devant ! Si tu me perds de vue, ou sera ton issue ?

Il avait raison. Si je le perdais, je me perdais aussi : le com du mobile ne fonctionnait pas plus que celui de la navette. Tout contact avec elle était donc rompu.

Est-ce que *moi*, j'avais raison de le suivre ? Soudain cette expédition m'a paru insensée, risquée, dangereuse : coupé de tout dans mon mobile de surface, j'allais à la rencontre de mon *ennemi* — cette plante vorace qui me harcelait de pensées de mort... et de désir.

Le Gardien du Lac s'est envolé vers le couchant, battant lentement des ailes. J'ai enclenché deux roues motrices (le terrain

était facile) et j'ai appuyé sur la pédale.

CHAPITRE XXIII

Ce qu'il advient des morts

Les escales prévues par le Gardien du Lac étaient assez rapprochées, à cinquante kilomètres en moyenne l'une de l'autre. C'étaient d'autres oasis dans la savane de plus en plus clairsemée, qui tournait à la steppe à mesure que la lumière faiblissait. Des îlots de végétation cernant le sempiternel étang boueux – une végétation qui s'amenuisait : les fougères se tassaient, les fuseaux jaunes se raréfiaient, les lichens rampaient sur le sol froid. Et toujours au bord de l'étang, une créature y trempait sa trompe (*deux* à la seconde escale) et invitait le Gardien du Lac à partager l'eau nourricière. Moi je me restaurais à l'écart, avec mon eau concentrée et mes rations alimentaires, généralement ignoré par l'hôte (sauf à la première halte, où il m'a posé des questions saugrenues sur l'espace – le *Grand Néant* comme il le nommait). La troisième escale a été la plus sombre à tous points de vue : crépuscule pourpre au ras de l'horizon, étang noir et glacé, plainte lugubre du vent dans les buissons décharnés... L'hôte n'a cessé de me dévisager, sans émettre vers moi la moindre pensée (et guère non plus vers le Gardien du Lac, d'après ce que j'ai compris). Nous n'avons pas duré : la nuit éternelle nous attendait au fond de la plaine, là-bas derrière les collines.

Plus on avançait vers les ténèbres, plus la steppe s'estompait... Quand nous avons atteint les collines, caillasses et rocailles couvraient le sol, ombrées parfois d'un vestige végétal qui survivait grâce aux ultimes reflets du couchant – ou tirait peut-être sa force vitale de l'immense nébuleuse déployée dans le ciel : l'anneau de la Lyre... Ce voile de gaz diffusait dans la nuit sa pâle fluorescence, éclairant les versants de vert aux ombres carminés.

Désert, désert... La fruste écologie de ce monde n'avait pas fait l'effort de s'adapter à cette nuit verdâtre. Seule la Fleur y survivait – végétal unique et supérieur, comme les chauves-souris télépathes qui la consommait. Où étaient les insectes, les animaux ? Qu'était-il arrivé

à l'évolution ? Ses lois biologiques n'avaient-elles pas cours ici ? On les croyait pourtant universelles...

Cette fois l'étape était nettement plus longue. Les collines s'élevaient, s'escarpaient : j'ai dû enclencher une deuxième paire de roues motrices, puis une troisième. Ça réduisait ma vitesse et consommait de l'énergie. (Les phares du mobile, heureusement, étaient basse tension.) Si le terrain ne s'arrangeait pas, je n'aurais pas trois cents kilomètres d'autonomie nocturne... Et visiblement, les difficultés s'accroissaient : depuis les éminences, je distinguais au loin des pics enneigés, les langues pâles de glaciers sous la nuit verdâtre. Les collines devenaient montagnes.

J'ai dû m'arrêter pour enfiler ma combi thermostatique, car la température baissait sérieusement... Une nouvelle perte d'énergie : le mobile devait chauffer certains de ses circuits pour éviter qu'ils ne gèlent.

Au-dessus – ou plutôt loin devant – le Gardien du Lac était une ombre floue, un glissement dans le ciel étincelant, un reflet entr'aperçu. Il m'attendait sans cesse, moi qui me traînais au sol alors que lui franchissait des ravins d'un coup d'ailes. Mais il ne s'en formalisait pas (ou ne me le montrait pas). Pour me faire gagner du temps, il repérait la route, signalait les dangers, me guidait vers des cols, des passages, m'évitait culs-de-sacs, tâtonnements et parcours inutiles.

Malgré tout j'ai été arrêté par un obstacle infranchissable : une falaise plongeait loin sous mes roues, et semblait courir sur des kilomètres. Les montagnes continuaient au-delà, masses noires sous la nuit illuminée.

Le Gardien du Lac est venu se poser sur l'arceau de l'habitable. Ensemble, nous avons contemplé le paysage lugubre et chaotique qui s'étendait au-delà de la falaise – faille, rift ou vallée noyée dans les ténèbres.

Il ne savait pas d'issue, m'a-t-il expliqué. C'était la première fois qu'il accomplissait lui-même ce voyage, bien qu'il ait puisé la connaissance du chemin dans la mémoire de ses ancêtres. Pour lui comme pour eux, cette falaise n'était pas un obstacle... Pourquoi chercher une autre voie ?

— Vous allez toujours au même endroit ? j'ai demandé.

Notre Esprit est un, et cet un est tous. Du début à la fin, il nous crée et nous pousse. Par lui je viens à la vie, et par ma mort je le nourris.

Une Fleur unique, j'ai réfléchi. Familiale, en somme. Chacun la sienne, au long des générations. C'était peut-être le seul moyen – avec leur vie solitaire – de préserver leur personnalité face à l'écrasante mémoire des ancêtres, ce *gestalt* mental omniprésent.

Bon, mais comment atteindre l'Esprit des ancêtres ? (Qui se

trouvait, m'a appris le Gardien du Lac, derrière ces montagnes à l'horizon.) Il n'était pas question que je longe cette falaise sur des kilomètres, en quête d'une hypothétique issue : j'avais consommé la moitié des réserves énergétiques du mobile, et je devais conserver le reste pour le retour. Il me fallait donc abandonner le mobile... Crapahuter à pied dans ces montagnes n'était pas non plus envisageable : il m'aurait fallu *des jours* pour atteindre le champ de Fleur ; je n'avais pas assez de provisions, et le Gardien du Lac ne pouvait perdre autant de temps : il était poussé par un besoin physique impérieux...

Une idée a éclos dans ma tête. Mon guide l'a captée aussitôt, car il a baissé son gros oeil sur moi. Nous nous sommes dévisagés en réfléchissant – et sommes tombés d'accord : c'était à tenter...

J'ai fourré mes rations dans la poche dorsale de ma combi, fixé à ma ceinture les bidons d'eau restants, vérifié la solidité de mes gants, zippé ma capuche à visière. Le Gardien du Lac m'attendait au bord de la falaise, ses ailes à demi déployées, frémissant d'appréhension. Moi non plus je n'en menais pas large, mais je m'efforçais de trouver cette idée *excitante*.

J'ai enroulé mes bras autour de sa tête ovale, calé mes jambes sur ses reins. Je le trouvais si *petit*, si fragile... comme si je m'accrochais aux épaules d'un môme.

Il a battu deux-trois fois des ailes... puis sans crier gare, s'est élancé du haut de la falaise.

Les premières minutes ont été *très* périlleuses : la créature perdait l'équilibre, ne parvenait pas à trouver les courants, luttait follement pour éviter la chute – et moi je m'agrippais à elle comme un naufragé, fermant les yeux sur ce vide noir en-dessous si près de nous happer... Puis son vol s'est peu à peu stabilisé, ses mouvements sont devenus plus réguliers, efficaces... La peur a reflué de son esprit (et du mien) à mesure qu'elle prenait de l'assurance. Je me suis calé tant bien que mal, et les vents ascendants nous ont poussés par-dessus les montagnes...

Je ne sais pas si, bercé par l'ample battement des ailes, j'ai fini par m'assoupir, ou si j'ai réellement *entendu* ces mots, soufflés par le vent :

Vviiiilens, vvviiiens à mmmmoiii...

J'ai sursauté – le Gardien du Lac a fait une embardée, chuté de plusieurs mètres, repris son assiette. Il m'a sondé, interrogateur : le vent rugissait à mes oreilles, mais n'y glissait aucune voix reptilienne.

Voici ton ennemi, m'a averti le Gardien. *Prends garde à ta vie !*

*

**

En un ultime effort, nous avons franchi le dernier col, survolé le

dernier glacier... Le Gardien du Lac a trouvé un courant descendant, et nous avons plané vers le vaste plateau qui s'étendait loin dessous...

Malgré ma combi thermostatique, j'étais engourdi par le froid – mais cette vision m'a secoué :

Les trois quarts du plateau n'étaient qu'un immense champ de Fleur.

Elle luisait doucement au clair de l'anneau, telle que me l'avait montrée le Gardien du Lac : un champ de lichens géants – milliers de cercles irréguliers, phosphorescents, certains denses et brillants, d'autres pâles et brisés... A mesure que l'on descendait, je distinguais, aux centres des cercles, ce que j'avais pris pour des visages difformes au cours de ma « vision » : cela *évoquait* des visages, mais c'était des sortes de pétales aux formes étranges, d'un noir ultraviolet, qui tendaient vers le ciel une face avide, au bout de longues tiges translucides...

Nous nous sommes posés vers le milieu du champ, non loin d'une zone d'ombre. J'étais heureux de retrouver le sol, bien que celui-ci fût bizarre, spongieux et filandreux, malaisé à fouler – comme un grouillement de racines molles...

Tandis que je sautillais sur place pour rétablir la circulation dans mes membres engourdis, le Gardien du Lac s'approchait de « sa » Fleur avec circonspection. La plante étalait sur deux mètres de diamètre ses larges feuilles jaunes, chiffonnées, aux bords phosphorescents. Au centre s'élevaient deux tiges flexibles et translucides, aux bouts desquelles oscillaient, à hauteur de mon visage, les faces noires entourées de pétales ultraviolets.

Elles se penchaient vers le Gardien du Lac, qui s'avavançait, tassé sur lui-même, vers le bord des feuilles extérieures.

Mouvement vif – battement d'ailes – il a bondi en arrière, tenant un morceau phosphorescent entre ses serres. Les pétales se tordaient en tous sens, comme en proie à une grande douleur – ou colère.

Le Gardien du Lac a déposé son morceau (qui ternissait déjà) puis est revenu à l'assaut. Il tentait de ruser, sautillait de droite à gauche ; les pétales cinglaient l'air autour de lui, les tiges se tendaient pour l'atteindre.

Il est parvenu de justesse à arracher un second morceau. Tandis qu'il cherchait une nouvelle tactique d'approche, la Fleur, elle, semblait le jauger. Je ne percevais, du combat mental qui se déroulait, qu'un lointain brouhaha au fond de mon esprit, indiscernable. Etrange relation avec les ancêtres, j'ai pensé. Connaissent-ils eux aussi le conflit des générations ?

Le Gardien du Lac a réussi à arracher un troisième morceau de feuille, par une ruse audacieuse et risquée. Un pétale a frôlé son aile battante – il a bondi d'au moins trois mètres en arrière. J'ignorais ce

qu'il se passerait si les pétales le touchaient... Je lui ai proposé mon aide – qu'il a refusée net :

Ce combat est un rite. Je dois le livrer seul. S'il plaît à mes ancêtres, je quitterai ce sol.

Il est reparti à l'attaque. Sa plante se défendait avec acharnement. Les autres Fleurs, autour, restaient parfaitement indifférentes, tant au combat qu'à ma présence. Je me suis éloigné, peu rassuré malgré tout. Si elles décidaient de s'en prendre à l'intrus que j'étais ? Le Gardien du Lac m'avait dit que mon *ennemi* se trouvait ici... Qui était-il ? Une Fleur – ou toutes les Fleurs ?

Vvvviiiens à mmmmmoooiiii...

Je me suis figé, la main sur mon arme. (Oui, j'avais *toujours* mon arme. On a déjà parlé de ça, non ?) Le vent hululait entre les plantes.

Vvvviiiennns... vvvviiiennns...

La voix reptilienne de mon rêve – la voix du monstre affamé : mon *ennemi* puisait dans mes propres souvenirs.

Prêt au combat moi aussi, j'ai avancé sur ce sol entrelacé, dégainant mon laser. Je marchais au hasard : la « voix » n'avait pas de direction précise – elle susurrait à mes oreilles, comme issue de mon propre cerveau.

C'est ainsi que j'ai su ce qu'il advenait des morts.

J'en ai distingué un, allongé au milieu d'une Fleur. J'aurais pu passer à côté sans le voir si mon attention n'avait pas été aiguisée – tant il était *transparent*, se confondait avec les feuilles. Ce qui m'a d'abord intrigué, c'était la position inhabituelle des pétales : tiges courbées, « gueule » en bas, enveloppant quelque chose... La tête de la créature. J'ai distingué sa forme esquissée dans les feuilles : les nervures de ses ailes se confondaient avec celles de la plante, les serres se perdaient parmi les racines en dessous..., tout cela si flou, si pâle.

La Fleur *absorbait* la créature – le vieillard diaphane qu'elle était devenue au terme de sa vie, de son ultime voyage. Tandis que son esprit rejoignait ce vaste cerveau tissé par les réseaux de racines, ce qui restait de son corps était absorbé par la plante individuelle – l'Esprit des ancêtres...

Vviiiens – viens viiite...

J'ai tourné la tête, alarmé. Mais aucune Fleur alentour ne m'accordait d'attention. Je ne savais où me diriger. Est-ce que l'« on » cherchait encore à me perdre ?

C'est alors qu'il est apparu – le nabot déformé de mon rêve –, celui qui s'était présenté sous le nom de Spin. Il détalait devant moi, bossu et les jambes torses, me faisait de grands signes du bras et répétait sur un ton fébrile : « Viens avec moi, allez viens viens, tu vas la voir, allez viens... »

Je *savais* que c'était une hallucination – néanmoins je l'ai suivi.

Je voulais en avoir le coeur net. Il m'a mené à travers le champ de Fleur, pressant, impatient – a tourné derrière un lichen géant, puis a disparu – à l'orée d'une large clairière.

En son centre trônait *une* Fleur – solitaire, énorme. Ses deux « gueules » noires entourées de pétales étaient tournées vers moi.

Vvvviiiienens... Vvvviienns à mmmmoiii...

Cette litanie reptilienne bourdonnait dans mes oreilles, vrillait mon cerveau, perturbait mes pensées, rongait ma méfiance. J'ai approché à pas lents, ma main figée sur mon arme. (J'ai remarqué, incidemment, des cratères dans le sol, cernés de racines racornies, carbonisées ; de la Fleur poussait ici – qui avait été *arrachée*, sur une grande surface.)

Vvvvviiiieennns vvvviiiite...

Au bout d'un moment je n'ai plus rien remarqué du tout – que ces deux trous noirs entourés de leurs pétales biscornus évoquant des visages – deux nains cyclopes qui me fixaient...

Je marchais d'un pas raide, mécanique. Mon laser est tombé de ma main sans que je m'en aperçoive. Le murmure hypnotique tournoyait dans mon esprit, m'attirait irrésistiblement.

Vvvvv viiiuennns...

Je n'avais plus qu'un désir : m'allonger dans ces douces feuilles jaunes et m'endormir..., m'endormir sous le baiser de la Fleur...

J'ai soudain cligné des yeux – ils discernaient quelque chose. (J'étais à deux mètres à peine du tapis de feuilles jaunes, et les gueules avides se tendaient vers moi.)

Il y avait des vêtements parmi les feuilles. Raidés gelés – tout un équipement de pilote : combi, bottes, ceinture, accessoires... Ces vêtements figuraient un homme allongé.

Un *petit* homme. Presque un nabot... comme Spin.

Il s'était couché là, puis s'était évaporé... ou bien – avait été *absorbé*.

Je me suis secoué – j'ai voulu braquer mon arme, réalisé que je ne l'avais plus. Dans le court instant d'effarement qui a suivi, la Fleur a repris le contrôle de mon esprit.

Les vêtements se sont évaporés à leur tour. Le tapis de feuilles s'étalait devant moi, moelleux, si attirant... L'appel tournoyait comme un mantra hyadim dans ma tête. J'ai fait un pas, un second...

Quelque chose a flapotté devant mes yeux. De nouveau j'ai cligné des paupières – et j'ai reconnu le Gardien du Lac, qui fonçait sur moi serres en avant. J'ai eu un geste de recul – soudain le charme s'est brisé, et j'ai senti comme une flamme torride la *faim* dévorante de la Fleur – avide de chair humaine.

Alors que le Gardien du Lac me frôlait, ses serres fermées sur des poignées de Fleur, j'ai agrippé ses chevilles et d'un puissant coup

d'ailes il m'a hissé au-dessus du champ, m'a éloigné de cette plante démoniaque, dont je percevais au fond de mon crâne les cris de frustration et de rage.

CHAPITRE XXIV

Les voix des ancêtres

Le retour s'est déroulé à peu près dans les mêmes conditions que l'aller : le Gardien du Lac m'a porté sur son dos jusqu'au pied de la falaise où j'avais laissé mon mobile... Jusqu'au pied seulement : il n'avait plus la force de me hisser au sommet, et j'ai dû escalader les trois cents mètres de dénivelé qui me séparaient de mon véhicule. (Désolé de vous décevoir, mais il ne nous est rien arrivé de fâcheux : nous ne nous sommes pas perdus, ne sommes pas tombés dans une crevasse, n'avons pas été emportés par une avalanche ni par une tempête... Même l'escalade nocturne s'est avérée moins ardue qu'elle ne le paraissait.)

Le mobile a démarré sans problème (ces engins d'exploration informes et sans confort étaient réputés pour leur fiabilité) et je me suis dirigé cahin-caha vers le jour, selon les indications de mon guide qui se reposait perché sur l'arceau de l'habitable.

Hormis ces dialogues purement fonctionnels, nous n'avons guère eu d'échanges durant ce voyage de retour : chacun était plongé dans ses pensées, ruminait sa propre expérience.

J'ignorais ce que le Gardien du Lac avait retiré de son combat rituel avec « sa » plante – et ne savais que penser du mien (si je pouvais appeler ça un *combat*) : les vêtements de Spin étaient-ils *vraiment* étalés parmi les feuilles ? Était-ce une création de la Fleur... ou de mon propre esprit envoûté ? Étaient-ils bien ceux de Spin... ou une simple association d'idées ?

Spin était *mort*, crashé ou descendu par le GRIS dans les astéroïdes. Tout le monde me le disait, et moi-même je l'avais *vu* – du moins j'avais vu son vaisseau exploser. Pouvait-il maintenant être *là*, s'immiscer dans mes rêves et se glisser dans le vent pour m'attirer à lui, esprit captif d'une Fleur, laissant un tas d'habits gelés pour toute relique ? En ce cas, *qui* avait piloté le Lieberi jusqu'aux astéroïdes ? Zag-O connaissait la vérité – si seulement il s'était souvenu...

Il n'était pas exclu non plus que j'invente tout, que je me raconte une histoire – à partir d'un rêve piraté par mon « ennemi » : Spin n'était peut-être pas le nabot difforme de mon cauchemar, et je n'étais pas *certain* d'avoir vu des vêtements parmi les feuilles de la plante...

Le Gardien du Lac a brisé le cercle obsessionnel de mes pensées :

A l'horizon pointe l'aurore. Rêves de vie, pensées de mort... tu ne peux tout comprendre encore. Sauras-tu te rendre assez fort ?

— Assez fort pour quoi ?

Pour savoir et lutter, vaincre l'éternité. Et ton humanité... sauras-tu la garder ?

Ces pensées m'ont rappelé une phrase, soufflée par Bérénice dans mon oreille, juste avant le Saut : *Tâche de rester humain...* Il était arrivé quelque chose à Spin sur cette planète – quelque chose que mon esprit se refusait pour l'instant à concevoir. Or il risquait de m'arriver la même chose... Le Gardien du Lac ne m'avait pas emmené sur la face nocturne juste pour me *montrer* la Fleur.

Malgré mon insistance, il a refusé de m'en dire davantage : il s'est enfermé dans un mutisme méditatif, me laissant seul avec mon appréhension, jusqu'au moment où la lumière pourpre du crépuscule a coloré nos visages.

Nous n'avons pas réitéré les escales de l'aller : plus on avançait vers le jour, plus le Gardien du Lac s'agitait, s'impatiait. Il partait en reconnaissance, revenait me voir, contrarié par ma lenteur, corrigeait ma direction et repartait. Aux abords de son oasis, il ne m'a plus attendu, m'a laissé repérer seul le chemin. Malgré mon sens de l'orientation, j'ai divagué dans cette savane monotone, avant de reconnaître les fuseaux jaunes et les fougères géantes... Quand je suis enfin descendu du mobile, fourbu et courbatu, et me suis frayé un chemin jusqu'à l'étang, j'ai trouvé le Gardien entouré de tous ses voisins, et déjà prêt pour son dédoublement : la Fleur avait été émietée et répandue sur l'eau inerte, où elle commençait à se diluer. Les créatures avaient pris place autour de l'étang, sauf deux d'entre elles qui portaient avec précaution, par la voie des airs, le Gardien au centre du lac. Elles l'y ont déposé avec une infinie douceur : il s'est à peine enfoncé dans l'eau, sans soulever une ride.

Je me suis assis à l'écart, résigné à patienter de longues heures avant que les choses commencent...

Tu dois t'asseoir avec nous, m'a averti le Gardien. *Participer au rituel.*

— Comment ça, participer ? me suis-je relevé.

Ils ont déclaré en chœur :

Tu dois replier tes ailes...

trouver ta place entre nous...

boire l'esprit des ancêtres...

voir la vie qui va naître.

Alors que je rejoignais l'étang (un espace vide s'ouvrait devant moi, entre deux créatures), le sens de ces mots m'a brusquement pénétré. J'ai stoppé, les yeux fixés sur l'eau jaunâtre.

— Vous voulez dire... que je dois *boire* de cette eau avec vous ? (Acquiescement général.) Mais la Fleur est *mortelle* ! Les Humains la *transforment* pour la consommer... (Contre ma volonté, mes pieds m'ont poussé vers l'étang.) Hé ! du calme ! Je tiens à la vie, moi !

Tu ne mourras pas, a déclaré le Gardien du Lac. Nous sommes avec toi. Si tu ne bois pas plus de quatre fois, tu sauras, tu verras et tu entendras...

... les voix des ancêtres.

La vie qui va naître.

Les débuts des temps.

Les chants dans le vent.

L'éclat de la nuit.

La mémoire enfuie

du Rêveur d'Infini...

J'étais accroupi au bord de l'étang, dont l'eau-miroir me montrait mon désarroi, ma lutte intérieure : je ne *voulais pas* boire de cette eau empoisonnée – et pourtant les créatures m'y *obligeaient* ! J'avais moins de résistance qu'un nouveau-né, moins de volonté qu'un condamné. *Laissez-moi un peu de temps*, j'ai prié mentalement. *Laissez-moi réfléchir...*

Je n'ai pas reçu de réponse – mais tous m'observaient en trempant leur trompe rouge dans l'étang. Je me suis courbé sous le poids de ces regards... Ma tête a penché, penché... jusqu'à frôler la surface de l'eau, à l'odeur de vase... Un morceau de Fleur dérivait devant mes yeux, jaune terne et d'apparence gluante... Mes lèvres ont touché le liquide (je hurlais *non* dans ma tête, mais mon corps ne m'obéissait plus) — ont aspiré une gorgée. Ma gorge l'a avalée.

L'eau avait un goût de pourriture, contre lequel mon estomac s'est soulevé. Ravalant ma nausée, j'ai aspiré une seconde gorgée.

Puis une troisième. Le goût de pourriture disparaissait, laissant un arrière-goût piquant, acide. Mon estomac gargouillait.

Une quatrième gorgée... Et le contrôle de mon corps m'a été rendu.

Partiellement du moins : je me suis efforcé de vomir – en vain. Je suis resté étalé sur la boue séchée de la rive, haletant, le cœur battant – terrifié.

Est-ce que j'allais mourir maintenant ? Je me suis rappelé qu'il y avait des ampoules d'antidote plus ou moins universel dans le kit d'urgence de la navette. Elles limiteraient les effets de la Fleur et me sauveraient peut-être la vie – si j'arrivais à les atteindre à temps...

J'ai tenté de me relever – trop tard.

Je volais.

Je voyais.

Je *captais*.

Je volais au-dessus de la savane, dans le jour et la nuit, sur les plaines et les montagnes, sous les lances d'acier bleu du soleil et les flèches ultraviolettes de l'anneau... Je volais et voyais *tout* – toutes les créatures, chacune dans son oasis, reliée aux autres par l'oeil/miroir de son étang, celles qui venaient de naître ou allaient mourir, celles qui partaient vers la nuit ou en revenaient, l'irradiation jaune de la Fleur dans l'eau des étangs et dans les veines de leurs corps... Je voyais couler les glaciers au creux de la nuit viride, s'amasser les dunes de poussière dans le désert de midi, se flétrir les arbres sous l'âpreté des vents de l'aube... Je percevais le lent cours du temps sur les rives courbes de l'espace, jusqu'aux brumes obscures d'un passé interdit... Et je captais les voix des ancêtres, millions de murmures dans ma mémoire, millions d'histoires, d'images et de messages, brouhaha confus mais pourtant *limpide*, dont je pouvais suivre/ explorer chaque fil, chaque lignée, chaque courant... Je percevais l'accueil des *autres*, je me voyais comme ils me voyaient, je captais les esprits qui s'ouvraient ou se fermaient, je ressentais leur curiosité (ça et là une certaine défiance, voire de la répugnance), je m'immisçais dans leur mémoire et dans leurs propres visions...

Tel un bouchon pris dans un tourbillon, je me suis enfoncé plus avant dans l'esprit collectif : j'ai capté/touché/tissé les fibres d'énergie qui reliaient tous les êtres sur la planète entière, les matrices lumineuses des champs de Fleur qui vibraient sous la nuit multicolore. J'ai senti ma conscience s'échapper de mon enveloppe et s'introduire dans une autre ; j'ai reçu le souvenir de plaisirs insoutenables et de douleurs inconnues ; j'ai perçu l'appel interdit de l'espace et l'abîme attirant du temps... J'ai *vécu* la légende du Rêveur d'Infini, découvert sa trace dans le ciel – les traits de feu des Géants du Vent, ceux qui s'en vinrent du Grand Néant pour insuffler la vie sur ce monde mort... Je les ai entendus – si loin, si vieux, si flous, déformés par des milliers d'années de censure, d'oubli et de peur... Sous les histoires et les légendes, derrière ces vies répétées au long du temps – j'ai senti le *vide*, la peur/attirance du Grand Néant, le désarroi des origines, ce *comment* et ce *pourquoi* qu'ils n'osaient affronter, cette question étouffée par la Fleur – *d'où venaient-ils ?* J'ai reçu leur volonté comme une poussée : je *devais* aller voir, puisque j'étais humain, différent, insoumis – poursuivre la légende du Rêveur d'Infini, traverser le Grand Néant, rencontrer à mon tour les Géants du Vent...

Je l'ai fait. J'ai déchiré les mailles de la conscience collective, remonté le cours du temps, affronté le grand silence de l'espace,

rencontré les Géants du Vent. J'ai su qui ils étaient – j'ai connu les origines. Puis j'ai oublié.

(Par la suite je l'ai de nouveau appris – d'une autre manière.)

Quand je suis revenu, des milliers d'années plus tard, je n'étais plus moi. J'étais Tanarg et Bérénice. J'ai découvert la Fleur et l'ai faite analyser. J'ai remarqué qu'elle inhibait le Virus pléiadim que je portais en moi, et retardait l'échéance de ma mort. J'ai entrevu grâce à elle l'Ultime Connaissance et la Suprême Sagesse – et j'ai subi l'irrésistible dépendance, l'irréversible déchéance. J'ai usé d'armes pour la récolter, de labos pour la transformer, de réseaux pour la distribuer. J'ai semé la douleur et la mort sur ce monde – car tuer une Fleur c'est tuer des ancêtres, étouffer des voix à jamais, déchirer le filet d'énergie, le *gestalt*. C'est condamner à mort l'être qui en dépend pour se reproduire. C'est détruire cette oeuvre inachevée – la fragile écologie de ce monde. Avec mes machines, je répandais la mort et la désolation, mais je m'en foutais – car j'aimais Bérénice et la Fleur combattait le Virus qui la rongait – car j'aimais Tanarg et ne voulais pas lui infliger la douleur de ma mort. Cela seul comptait – qu'importait la mutilation d'un monde oublié...

Puis j'ai été Spin. Nabot, bossu, perclus de maladies, rongé par la Fleur – et amoureux de Bérénice. Désespérément. Prêt à tout pour elle, à mourir pour son sourire. Je savais que cet amour était vain, qu'elle se foutait de moi et m'utilisait pire qu'un droïde. La Fleur me le faisait oublier – transcender. Alors je me tuais avec la Fleur, et j'aimais l'Univers, qui m'aimait en retour. La Fleur me procurait la seule vie qui valait la peine – loin de Bérénice. La Fleur m'éloignait d'elle dans sa magnificence, et me rapprochait d'elle aussi – me permettait de la voir, l'adorer et souffrir... jusqu'au moment où la mort m'a emporté.

Mais la mort ne m'a pas donné l'oubli.

Pour Bérénice, j'ai tué des centaines de chauves-souris, ravagé des champs de Fleur, écrasé leur conscience collective. Pour Bérénice, j'ai semé la mort et la terreur. Je ressentais leur douleur, qui était aussi la mienne. Mais je venais du Grand Néant – j'étais leur ange exterminateur. L'Humain inhumain, le nabot bourré de Fleur qui jouissait de sa souffrance, qui nourrissait de haine son amour, qui vivait sous l'haleine glacée de la mort. La Fleur transformée par Tanarg était mon alliée, mon soutien ; celle qui poussait sauvage dans les montagnes était mon ennemie – soutenue par son peuple-esclave. J'aurais dû gagner – pour l'amour de Bérénice... Mais on ne gagne pas un combat par amour de la mort. Je l'ai perdu.

Je suis allé sur la face obscure opérer ma récolte, indifférent aux cris, à la douleur, à la terreur. J'ai tué négligemment les chauves-souris qui se trouvaient là, brûlé les réseaux de racines, aspiré une portion du champ dans les soutes de la navette. A la fin de l'opération

une seule Fleur restait – la plus grosse, la plus belle. Elle agitait violemment ses pétales, et me défiait visiblement. J'ai relevé le défi : je cueillerais celle-ci à *maines nues* — et l'offrirais à Bérénice. Peut-être cet acte de bravoure me vaudra-t-il un regard, un sourire... Un aiguillon de souffrance pour me permettre de tuer encore, flirter avec la mort.

J'ai pris de la Fleur – une grosse dose ; je voulais attaquer mon ennemie aussi par l'esprit, la terrasser sur tous les plans... Elle m'a eu par la ruse : quand je suis sorti de mon corps, elle en a pris le contrôle.

Et mon corps s'est dédoublé.

Prisonnier du gestalt, luttant contre la haine et la terreur, j'ai vu mon corps vibrer, le fantôme se former, le double sortir et s'éloigner... Ce double était *moi*, pourtant je ne pouvais l'arrêter ni accéder à son esprit. Il n'était qu'un spectre, une forme vide mais douée de *conscience* – celle de la Fleur. Qui puisait dans ma propre conscience pour le manipuler.

Il a regagné la navette – qui a décollé, monté en rugissant dans le ciel, disparu parmi les étoiles. Et je suis resté, prisonnier inconsistant, écrasé sous la pression de *millions* de consciences acharnées contre moi...

C'est ainsi que la Fleur a absorbé mon corps. Elle s'est *sacrifiée* pour sauver la race – car aucune chauve-souris ne pouvait plus la consommer, ni même s'en approcher.

Maintenant, solitaire, la Fleur attend. Elle a *faim*, de plus en plus faim. Faim d'Humains.

Oap Tào, qui que tu sois, je t'en prie, détruis-la. Détruis-moi. Nous avons trop souffert.

CHAPITRE XXV

La mangeuse d'hommes

Un bref instant, je me suis retrouvé moi-même – Oap Tào de Tatooïne, 23 ans, contrebandier, fils de Hall Yggrazil et Moona Tào, ancien promu de l'Ecole des Pilotes d'Elite du Captain Wot – mais je n'étais pas *en moi* : je me voyais depuis le milieu de l'étang, dans un spectre très décalé vers l'ultraviolet – forme bleuâtre étalée sur le rose de la rive. Et mes compagnons tout autour, bulles de lumières chamarrées, qui tissaient sur l'étang la trame du contact, de la naissance. Car ils me *créaient*, m'aidaient à sortir, me révélaient au jour – moi le double du Gardien du Lac, qui me contemplait de son oeil unique, enflammé.

J'ai ressenti la joie/souffrance de mon géniteur, son plaisir d'arriver à terme après avoir tant lutté... J'ai éprouvé la *déchirure* de la délivrance, la nouvelle trame qui se nouait, l'immémoriale énergie de la Fleur/ancêtres qui se déversait en moi – et j'ai ressenti la *faim*.

Au-delà de la joie, la force et la sagesse des ancêtres, étouffant l'appel de l'esprit-Spin dans ma mémoire, rôdait la haine/désir, la faim dévorante de la Fleur cannibale – la solitaire, l'anormale, la mangeuse d'hommes... Elle s'emparait de l'esprit malléable du double pour m'attirer à elle, m'arracher à cette enveloppe à peine matérielle, m'entraîner sous les rayons acides de la nuit... Je me suis débattu, j'ai hurlé ma terreur, embrasé la trame du contact, perturbé les lumières tranquilles de mes compagnons – qui sont venus à mon aide.

Ils ont osé défier la Fleur solitaire – celle qu'ils ne pouvaient toucher, dont ils ne devaient pas parler. Ils l'ont *combattue*, d'une manière qui m'a échappé. Je n'y ai vu que du feu, c'est le cas de le dire : la lumière m'a envahi, brûlante, jaillissant de partout à la fois – j'étais une pelote de feu qui roulait dans la boue de la rive, cherchait à hurler sans voix, à respirer sans poumons – une boule de souffrance, mille ans de torture et en même temps du *soulagement* : j'étais *moi* de nouveau, j'étais revenu dans mon corps et m'y cramponnais ; rien ne

pouvait plus m'en chasser, sinon la mort – car ce corps se mourait, se désagrégeait sous ces flammes ardentes.

J'ai tenté de le contrôler, car je savais comment faire (chez le Captain Wot, on apprenait aussi à lutter contre la douleur). Mais des parties se dérobaient : mon corps créait des excroissances, se modifiait et se déformait comme s'il cherchait à expulser... quoi ? Son propre double ?

Que s'était-il passé ? Je luttais, luttais pour survivre – ils étaient tous penchés sur moi, ils me regardaient me débattre et suffoquer, ils voyaient mon corps se tordre et se déformer et ils *ne faisaient rien* – allaient-ils me laisser crever ?

La douleur s'est intensifiée, en une nouvelle langue de feu – et j'ai décroché. Le reste... je ne pourrais vous le décrire sans fabuler : j'ai reconstitué cette expérience d'après de vieux souvenirs, remontés au fil des années. Je ne suis pas *certain* que tout se soit passé comme ça... Mais le résultat est le même : j'ai accompli ce qu'on attendait de moi. Du début à la fin, j'ai été manipulé.

*

**

J'ai émergé sur la couchette de la navette, ignorant comment j'y étais parvenu. La confusion régnait dans mon esprit et mes veines charriaient du feu, mais c'était insignifiant en comparaison de cette *souffrance* qui raidissait encore mon corps.

C'était le seul souvenir qui s'imposait clair à ma mémoire : celui d'une souffrance indicible... liée à la Fleur.

J'avais pris de la Fleur. Et j'avais survécu.

Des bribes me revenaient, tandis que je demeurais allongé sur la couchette, dans la pénombre aux veilleuses stand-by de la navette. Ils m'avaient fait boire l'eau de l'étang chargée de Fleur... pour *participer* au dédoublement du Gardien du Lac. Est-ce que j'y avais vraiment assisté ? Telles les images fuyantes d'un rêve, je devinais des cascades de lumières, des souffles d'infini, des millions de voix qui me parlaient... J'avais chevauché une légende, atteint les origines... de quoi ? J'étais revenu et je *savais* – impossible de me rappeler maintenant. Puis j'avais été quelqu'un d'autre... ou peut-être l'avais-je cru seulement. Que s'était-il passé ? Une sensation de présences, une impression d'harmonie, de plénitude – et puis la haine, la *faim* – et la douleur : voilà ce que me rappelait mon corps.

J'avais rencontré un ami. (Tout à coup ça m'est revenu.) Il m'avait demandé de l'aider. L'aider à mourir, à trouver l'oubli. Et je devais ramener quelque chose... Une Fleur. Entière. Pour Bérénice, mon amour inassouvi... Pour qu'elle daigne enfin m'accorder un sourire, une parcelle de son coeur. Pourtant je savais qu'elle me ferait souffrir encore, qu'elle m'enverrait de nouveau chercher de la Fleur,

promettant son sourire, son baiser, son coeur pour toujours plus tard, la prochaine fois... Je savais que je reviendrais massacrer ces êtres innocents, décharger ma souffrance sur ce monde, ravager d'autres champs de Fleur, semer la mort et la désolation – pour l'amour de Bérénice...

Attends. Stop. Ce n'est pas moi, ça. Je n'ai jamais fait ça. Ou bien je l'ai fait ?

Quelque chose n'allait pas. Ces pensées *étrangères* poussaient dans ma tête comme mes propres pensées, instillaient des sentiments qui m'apparaissaient comme *miens*, me suggéraient des actions dont je n'avais jamais eu l'idée. Ça n'avait rien à voir avec le « contact » poétique des chauves-souris, ni même avec un sondage télépathique humain ou hyadim. Deux personnalités se mélangeaient en moi... Qu'avais-je fait réellement ? Qu'avais-je rêvé seulement ?

La seule chose dont j'étais sûr, c'était qu'il me fallait quitter ce monde au plus vite, retrouver la familière insécurité de l'espace. Mais une dernière chose me retenait ici. Une promesse faite à un ami... ou *une amie* ?

Non sans mal, j'ai réussi à me lever et me traîner jusqu'au siège de pilotage – dans lequel je me suis effondré, épuisé, impuissant, indécis : à quoi bon insister ? J'avais eu ce que je voulais, ma mission était terminée. Qu'est-ce qui me retenait en ce monde ? J'avais vu tant de merveilles, su de tels secrets, senti l'*âme* de l'Univers... et j'avais tout oublié. J'étais redescendu au niveau du crétin aveugle et larvaire, rampant après des ombres. Que pouvais-je espérer de la vie ? Sinon reprendre de la Fleur...

Je me suis secoué : je devais combattre ce genre de pensée corrosive, de désir malsain. La Fleur provoque *très vite* une dépendance psychologique... puis physique. Je ne devais plus toucher à ça. Jamais. Quitte à le regretter toute ma vie.

J'ai posé mes mains sur le tactile de bord et j'ai progué un vol sol-orbite parabolique en direction de la *Puce*... Du moins, j'ai *cru* le faire.

Car la navette n'a pas pointé son nez vers la stratosphère – mais vers la nuit.

Quand je m'en suis aperçu, les ténèbres noyaient les vallées et versants des montagnes, dont seuls les pics les plus élevés recevaient encore le lointain rougeoiement du crépuscule. Je reconnaissais cette zone que je n'avais jamais survolée pourtant – je distinguais même à l'oeil nu, dans le pano, la longue falaise qui avait arrêté mon mobile, des heures (des siècles) auparavant.

J'aurais pu rectifier la trajectoire à ce moment-là – mais j'ai continué : j'avais une promesse à honorer, faite à je ne sais qui – une promesse *impérieuse*. Elle m'attendait, là-bas entre les montagnes. Elle

ne m'aurait pas laissé partir, de toute façon. Même si je n'entendais rien, ne sentais rien, *elle* m'appelait dans chaque cellule de mon corps.

J'ai retrouvé le champ de Fleur sans aucune difficulté : j'y étais venu bien des fois déjà. Il luisait doucement au clair de l'anneau, milliers de cercles phosphorescents. Vers le milieu, une large trouée noire : ma saignée, ma blessure. Un endroit où me poser.

J'ai sorti les vérins et suis descendu doucement, à la verticale de la zone récoltée. En atteignant le sol, la navette a soulevé un grand nuage de poussière et racines pulvérisées. Choc sourd, bourdonnements des vérins – j'étais posé. J'ai coupé les moteurs.

Alors les *cris* m'ont envahi.

Voix sans mots ni timbre, ils tourbillonnaient en ouragan dans ma tête, balayaient mes pensées, ma volonté. Je criais à mon tour, mains sur les oreilles – ça ne changeait rien.

Puis – par-dessus les cris – j'ai perçu *son* appel. Un simple murmure, mais tellement plus puissant – *accordé* à mon esprit –, promesse de délivrance :

Vvviiiens à mmmmoiii...

Malgré ces cris fantômes qui effritaient mon esprit, j'ai trouvé la force d'atteindre le sas, de l'ouvrir. (Ou peut-être je n'ai agi que par réflexe – mû par une volonté supérieure.)

C'était pire dehors.

Tout autour de la zone ravagée, les Fleurs m'évoquaient des serpents à têtes de gnomes, des spectres hideux dont les feuilles froufroutaient telles des robes sulfureuses. La haine et la peur qui en émanaient m'ont frappé de plein fouet. J'ai vacillé sous le choc – mon *alliée* a repris le contrôle :

Sssspiiiiinnnnnn... aaaaapprochhhhe...

D'un pas lourd, indécis, arraché mètre à mètre au sol pulvérulent, j'ai avancé vers la Fleur – ma promesse, ma promesse, celle qui m'appelait, celle que je voulais. Les autres Fleurs s'acharnaient à me repousser, à griller ma conscience, l'éparpiller aux vents hurlants. Je résistais, car *son* appel était ma cohésion, mon espoir, ma lumière :

Sssspiiiiinnnnnn... vvvviiiennnn...

Je marchais avec difficulté, glissais dans les trous, trébuchais contre les racines noircies qui sortaient du sol. Je tombais, me relevais, reprenais ma progression, hypnotisé...

Pas assez malgré tout. Pas assez pour maîtriser l'imprévu.

Car à la faveur d'une chute, j'ai retrouvé mon laser.

Tout un pan de ma mémoire s'est soudain éclairé : je me rappelais comment j'avais perdu cette arme, en quelles circonstances. Je me rappelais ce qu'était cette Fleur là-devant. Je me rappelais *qui* j'étais.

Je me suis relevé, mon arme à la main. Les cris s'étaient tus,

l'appel aussi. Il régnait un silence mortel – on pouvait presque entendre tomber la lumière du ciel. A quelques pas, la Fleur m'observait.

Elle n'avait pas d'yeux pour ça, mais elle avait sa mémoire : par le *souvenir* des yeux de Spin, elle me guettait. Une barrière était tombée dans mon esprit : elle ne pouvait plus m'atteindre et le savait. (Plus tard, j'ai compris d'où me venait cette faculté, cette *barrière* – mais dans l'instant ça m'a paru naturel.)

Je me suis approché prudemment, presque en rampant, comme j'avais vu opérer le Gardien du Lac. Si l'un des pétales me touchait, j'étais foutu : ma barrière mentale ne résisterait pas à ce contact électrique. Pourtant je devais me glisser sous les basses feuilles pour atteindre les racines – seul moyen de la tuer en la conservant entière.

Elle a soudain lancé ses deux têtes vers moi. J'ai esquivé, feinté, plongé. Ses feuilles s'agitaient furieusement, m'empêchant de distinguer les racines. J'ai roulé sur moi-même – juste à temps : les pétales ont cinglé l'air à quelques centimètres de mon visage.

J'ai reculé, et me suis mis à en faire le tour, cherchant une trouée, une faiblesse. Les « gueules » ténébreuses me suivaient.

J'ai plongé de nouveau et j'ai entrevu les racines – longs serpents tordus. J'ai tiré – quelque chose s'est agrippé à ma jambe, déviant mon tir. J'ai voulu me dégager, mais les pétales collaient à ma combi comme un fort adhésif ; je sentais des sortes de fibrilles qui se frayaient un chemin à travers le tissu. Je tirais sur ma jambe, crochant dans la terre – en vain : les tiges translucides se rétractaient, me hissaient vers la Fleur avec une force prodigieuse – et les fibrilles foraient dans le tissu de ma combi, vers ma peau...

Un vent de panique m'a traversé l'esprit. Ma barrière mentale commençait à se fissurer... Derrière rôdait une faim énorme, un désir ravageur, un souffle meurtrier qui poussait – poussait...

Alors – par pur réflexe de survie – j'ai levé mon arme et tiré.

Le rayon a sectionné net les deux têtes.

Les pétales se sont desserrés, sont mollement tombés à terre. Tout s'est effacé de mon esprit – la faim, le désir, le souffle de la mort. Une dernière volute s'est estompée dans le néant – comme une ultime reconnaissance.

La tortionnaire de Spin, la Fleur cannibale, la mangeuse d'hommes n'était plus : les pétales flétrissaient et viraient au gris, les feuilles perdaient leur phosphorescence. J'aurais dû ressentir de la joie – j'avais vaincu mon *ennemie* – mais je n'éprouvais que tristesse, abattement et confusion : j'avais tout gâché en décapitant cette Fleur, la réduisant à l'état de lichen anonyme, alors que je voulais la rapporter à Bérénice, en gage de mon amour, pour mériter son cœur...

Stop. Ce n'était pas *moi* ça, pas *mes* pensées. C'étaient celles de

Spin. Celui pour qui j'avais combattu, à qui j'avais procuré l'oubli, la mort enfin – la dissolution dans le non-monde. Il ne pouvait plus penser pour moi maintenant. J'avais été mêlé à son histoire qui ne me concernait pas, et n'avais rien à en retirer. Ce combat n'était pas le mien... Qu'est-ce qui m'avait pris ? Pourquoi j'avais fait ça ? Encore plus de mort, de destruction... pour une promesse que je n'avais jamais faite.

J'ai secoué la tête, complètement désorienté. Machinalement, j'ai ramassé les pétales grisâtres et chiffonnés – moches. Offrir une Fleur à Bérénice... non mais quelle idée.

Alors que j'en avais cinq tonnes dans les soutes de la *Puce*.

CHAPITRE XXVI

Fantômes et illusions

De retour dans la *Puce*, j'étais content de retrouver le ton nasillard et les phrases décousues de l'ord de bord dans les haut-parleurs, après tant de voix désincarnées, de pensées immatérielles. Tandis que je me détendais sous la douche (et en profitais pour m'examiner : apparemment mon corps n'avait pas changé), l'ord m'a donné les dernières nouvelles de son observation du satellite pléiadim : celui-ci avait effectué 83 passages à portée de ses instruments, selon une orbite légèrement spiroïdale qui lui permettait de survoler la planète entière en 10500 heures TU environ. Il émettait parfois, à intervalles irréguliers, de brefs échos radar en direction du sol, comme des coups de sondes. Indifférent aux yeux et aux oreilles braquées sur lui, il continuait de soliloquer en pléiadim technique, mais n'émettait aucun message – ou alors pas d'une façon perceptible aux instruments de la *Puce*.

L'ord de bord avait enregistré 72 heures de monologue du satellite. Devait-il continuer ?

— Laisse tomber, j'ai répondu. Tu arrêtes ce prog. On s'en va.

« La votre finie mission sur cette planète sera-t-elle ? »

— Ouais, mon pote. Finie. Terminée. On rentre chez nous.

« Demander pouvais-je la vous nature et titre ? »

— De ma mission ? Pourquoi tu veux savoir ça ?

« Pour dans classement archives mes. Clore programmes je les dois. »

— Bon alors note, j'ai soupiré. Mission : visite de l'unique planète de l'étoile M 57 dans le but de rechercher un terrain favorable à la construction d'une résidence pour mes vieux jours. Ça te va ?

« Ce parfait eut été. »

Je suis sorti de la douche en me frictionnant vigoureusement : c'était bon de se retrouver en entier, *soi-même*, dans son corps. J'ai esquissé quelques mouvements d'assouplissement, afin de vérifier que

tout fonctionnait comme avant, que mes gestes obéissaient à ma volonté.

— Nouvelle mission, j'ai lancé à l'ord. Traverser ce foutu anneau avec le minimum de casse et de danger.

« Cela n'aurait pas facile été. Je d'un besoin droïde avais. »

— Le droïde est foutu. Faudra faire sans. Comment va-t-il au fait ?

« A l'alvéole il faudra de soins demandant. »

C'est ce que j'ai fait. Le spectacle de Zag-O toujours raide et bleu dans son cercueil de verre m'a douché le moral. L'alvéole de soins a répété son diagnostic : le cerveau bionique du droïde était déconnecté de toutes ses terminaisons externes. Il fonctionnait assez pour assurer la survie du corps, mais il ne voyait plus, n'entendait plus, ne sentait, ne touchait, ne captait plus rien. Une statue vivante de chair et de métal, branchée sur les circuits vitaux de l'alvéole de soins. Une plante stérile, prisonnière de ses propres rêves... Un droïde sait-il rêver ?

Souffrait-il de son état ? Est-ce que je devais le débrancher ? Le laisser mourir ? Ou pouvait-on encore le sauver ?

J'ai décidé de le laisser comme ça : un second passage de l'anneau ne risquait guère d'aggraver son état... S'il restait une infime chance de le ramener au monde, je devais la tenter : *lui* m'avait sauvé la vie en maintenant le cap du vaisseau à travers l'anneau jusqu'à son split total... Que serais-je devenu sans lui ?

Qu'allais-je devenir sans lui ?

Je comprenais l'appréhension de l'ord : est-ce que j'étais capable de remplacer Zag-O aux commandes, sous 20 g d'accélération, la tête en vrac et des éclairs dans les yeux ?

Sachant ce qui m'attendait, je me suis préparé mentalement, selon les techniques apprises chez le Captain Wot. (Une bonne concentration hyadim aurait été plus efficace, mais tout le monde ne sait pas la maîtriser...) Je me suis préparé avec lenteur et cérémonie, comme pour un rituel, un acte magique, un combat singulier contre les éléments primordiaux dont je *devais* sortir vainqueur – c'est-à-dire vivant.

Je me suis calé dans le siège de pilotage, j'ai étudié avec l'ord chacune des commandes à portée de mes mains, j'ai mémorisé les fonctions principales – celles qu'il me fallait actionner *par réflexe*, halluciné sous la pluie de lumière, écrasé par l'accélération, afin de maintenir à tout prix le cap et la vitesse du vaisseau au milieu des aberrations magnétiques.

Quand je me suis senti prêt, j'ai donné le signal du départ.

*

**

Rétrospectivement, je crois que le moment le plus pénible a été

l'heure d'accélération précédant la traversée elle-même : cette heure interminable d'attente et de tension, ponctuée des messages métronomiques de l'ord de bord, progressivement compressée par la pesanteur... Cette heure durant laquelle l'anneau s'est élargi jusqu'à sortir du champ du pano – mais l'anneau est une sphère, une bulle de gaz colorés dont je devais crever l'enveloppe, qui scintillait faiblement droit devant. Puis ce faible halo verdâtre a lui aussi disparu... Alors les premières alarmes ont sonné – et l'enfer s'est déchaîné.

Ça n'a pas été sensiblement différent de la première fois : l'air luminescent, les flashes stroboscopiques, la pluie de phosphènes, le corps crépitant, électrique, lourd comme du métal fondu, l'esprit en déroute et les cris blêmes, mes mains crochées comme des serres sur les commandes, poussant, poussant alors que tout mon corps hurlait *stop*, mes mains comme deux rocs pâles dans le vacarme, au milieu du chaos, et moi qui les contemplais, esprit désincarné, libéré de la pesanteur – était-ce moi ce corps difforme, ratatiné sur le siège, ce corps de gnome bossu qui ouvrait une gueule de poisson mort sous la pluie de lumières ? Était-ce mes mains, ces griffes noueuses et crochues ? Spin, toujours Spin, a constaté mon *moi* détaché – tandis que je m'encourageais : il fallait que je réussisse, pour l'amour de Bérénice...

Alors, au-delà du chaos des alarmes, des incohérences de l'ord, des tourbillons de particules – venant du fond d'un tunnel de lumière, ont murmuré les voix des ancêtres... Suaves et si calmes, elles m'appelaient, m'attiraient... M'attiraient vers le tunnel de lumière, délaissant mon corps – vers le tunnel de la mort...

Non – je vous ai tués, je vous ai tous tués !

Ce fut ma dernière résistance, mon ultime éclat de conscience avant d'éclater moi-même en pluie de particules – et encore, cette pensée n'était pas *mienn*e.

Ensuite, je n'ai perçu que silence et ténèbres... J'ai cru être mort.

C'était un néant obscur, un intervalle hors temps. J'ignore quand et comment le visage est apparu – le visage adoré de Bérénice... En tout cas il m'a ramené à la vie.

Car peu à peu cette vision a engendré une émotion, qui a fait battre mon cœur. J'ai ainsi pris conscience que j'avais un cœur. En même temps est revenue la douleur, ainsi que la mémoire : je savais mettre un nom sur ce visage, qui m'observait soucieux. J'ai voulu sourire, puis j'ai tenté de parler : mon corps se révélait à moi, épuisé et souffrant. L'environnement émergeait progressivement du néant, lueurs floues et clignotantes, contours vagues et fouillis, qui allaient s'éclaircissant : la cabine de la *Puce*... Et Bérénice penchée sur moi, qui observait mon retour à la vie.

Le temps s'écoulait de nouveau : je pouvais bouger, m'exprimer :

— Bérénice...

J'ai tendu la main vers elle, qui semblait si réelle. Elle s'est rétractée, m'a souri :

— Ne bouge pas... Repose-toi. Tu as tant souffert...

Son sourire me réchauffait, son attention me mettait du baume au coeur. C'était vrai, j'avais beaucoup souffert – pour elle. Mais j'avais survécu, j'étais revenu. Je voulais me consacrer à elle désormais. Elle allait se donner à moi. Je n'étais pas comme ce nabot de Spin, à soupirer après un amour inassouvi.

De nouveau j'ai tendu la main – elle s'est de nouveau rétractée. Son sourire s'est empreint de pitié :

— Mon beau chevalier, tu as oublié ? Je suis si lointaine, hélas ! Je ne suis qu'une image... le visage de ton amour.

— Bérénice... J'ai réussi. J'ai traversé l'anneau, j'ai récolté la Fleur et je suis revenu.

— Combien ?

— Cinq tonnes.

— C'est bien. Tanarg sera content. (Une expression fugitive – comme de la mélancolie – a traversé ses traits.) Je pense qu'avec une telle quantité, tu pourras négocier ma libération...

— Négocier ?

— Bien sûr... (Bérénice a esquissé un sourire mystérieux et ambigu, tandis qu'elle enroulait sa mèche autour de son index, « appuyée » contre une console du poste de pilotage, sa peau blanche et satinée reflétant avec un parfait réalisme les lueurs clignotantes qui l'entouraient.) Sinon, a-t-elle ajouté, tu devras te battre...

J'ai réfléchi à ses dernières paroles, en contemplant les étoiles immuables dans le pano zébré de parasites. J'ai pensé à Spin, qui était mort par amour pour elle. Pourquoi – si elle était réellement prisonnière –, n'avait-il pas tenté de la délivrer ?

Une touche clignotait avec insistance sous mon auriculaire gauche : c'était l'ord de bord qui demandait à reprendre le contrôle. Il avait sans doute une nouvelle liste de pannes à m'annoncer... Je l'ai laissé clignoter. J'ai levé la tête vers Bérénice, qui m'observait paupières mi-closes. Elle avait porté sa mèche à sa bouche.

— Qu'est-il arrivé à Spin, lors de son dernier voyage ?

La question a dû la troubler : elle a mis un certain temps à répondre :

— A son dernier voyage... ce n'était pas lui. C'était quelqu'un... quelque chose d'autre. Tu l'as... rencontré ? Sur la planète ?

— En quelque sorte, j'ai éludé. Mais dis-moi, t'étais en contact avec lui, hein ? Comme tu l'es avec moi ?

Bérénice a ouvert de grands yeux – deux gouffres noirs.

— Tu es jaloux ?

— C'est pas la question, j'ai grogné. Je veux juste savoir ce que t'as... *capté* lors du dernier voyage de Spin.

Elle a changé de position, visiblement mal à l'aise.

— Je préfère ne pas en parler. C'est un mauvais souvenir.

— C'est à cause de ça que tu m'as pas visité sur la planète ?

— Oui... oui, c'est ça. C'est... ça me fait peur.

J'ai hoché la tête : je comprenais sa réticence.

Me remontaient comme du fond d'un rêve des images de chauves-souris massacrées, de champs de Fleur ravagés... De combien de morts elle et son « amant » étaient-ils responsables ? Et Spin, leur disciple ?

— Spin... C'est toi qui l'a balancé au GRIS, hein ? Ce qu'il était devenu t'effrayait trop pour l'affronter.

Elle a hoché la tête, silencieuse, l'air coupable. Elle était comme une petite fille et je n'avais qu'une envie, la serrer dans mes bras.

— Il n'avait rien ramené, a-t-elle ajouté. Si je ne l'avais pas fait, Tanarg aurait cherché à le tuer... Ce n'était pas sûr qu'il y parvienne.

— Pourquoi ?

Elle a frémi.

— Cette – chose... Elle avait des *pouvoirs*. (Bérénice s'est reprise, m'a souri, s'est penchée sur moi.) Mais toi... toi... tu es vivant, tu es toi-même, et tu rapportes de la Fleur..., mon beau chevalier.

— Bérénice, j'ai articulé, est-ce que... tu vis réellement sur Terre ?

— Tu causes encore tout seul ?

J'ai cru que c'était l'ord de bord qui parlait : j'avais dû le rebouter sans y prendre garde.

— Fous-moi la paix, boîte à puces, j'ai grommelé. Je répète mon rôle.

— Quel rôle ?

Cette fois j'ai sursauté : ce n'était pas la voix nasillarde de l'ord ; elle ne sortait pas des haut-parleurs.

Zag-O s'est avancé devant mes yeux éberlués. Il était pâle et faible, mais il souriait.

— « Qui ne remplit son monde de fantômes reste seul », a dit le sage.

Je constate la vérité de son propos.

CHAPITRE XXVII

Rude réalité

Bien entendu, Bérénice en a profité pour s'éclipser en douce, mais j'étais tellement surpris de revoir Zag-O vivant que je n'y ai pas prêté attention.

— Ça alors, j'ai soufflé. C'est bien toi ? C'est pas ton double, ou ton fantôme ?

— Je suis moi-même, a répondu Zag-O. Tu peux toucher pour vérifier.

J'ai touché : il m'a paru mou. Il s'est affalé sur la couchette.

— Zag-O, explique-moi : c'est magique ou je suis fou ?

— Ni l'un ni l'autre, a soupiré le droïde. Mais je pense qu'avant tout nous devrions nous recharger : expliquer nécessite de l'énergie, comprendre aussi. Tu me parais dans un état voisin du mien.

J'ai opiné, et nous nous sommes traînés jusqu'au bloc-cuisine, qui nous a mitonnés un de ces petits plats raffinés obligeamment fournis par Crass sur Océan.

Pendant que nous reprenions agréablement des forces (Crostiche aidant pour moi), Zag-O m'a expliqué sa subite résurrection. C'était très simple en vérité : dans son cerveau bionique existait un programme de split à mémoire blindée, qui s'était déclenché dès les premières perturbations électromagnétiques, juste avant le passage de l'anneau. La mémoire-tampon, qui conservait la trace des lésions profondes causées par l'anneau lors du voyage avec Spin, avait aussitôt reconnu ces perturbations et déclenché le prog-split à l'insu même de Zag-O – lequel a été déconnecté de l'extérieur en trois millisecondes. Le précieux cerveau bionique était ainsi gardé à l'abri de toute agression dans sa gangue isolante de chair/métal... Astucieuse mesure de protection (installée par Ay-Tek sans doute), qui a permis au droïde, une fois tout danger écarté, de se reconnecter et s'ajuster lui-même, tranquillement, dans la tiédeur calme et bleutée de l'alvéole de soins.

Et moi je l'aurais tué à coup sûr si je l'avais débranché...

— T'as raté une foutue aventure, j'ai raconté à mon tour.

Mais à mesure que j'expliquais, je me rendais compte qu'il n'avait pas raté grand-chose : étant comme tout droïde insensible à la télépathie,

Zag-O n'aurait rien perçu de l'intense vie mentale des créatures, rien capté de l'appel de la Fleur, rien compris à mon « initiation »... sur laquelle je ne me suis pas étendu, car moi-même je ne pigeais pas tout. Ça restait confus dans mon esprit : mélange d'impressions contradictoires, sensation d'avoir été quelqu'un d'autre, nostalgie de merveilles oubliées... Les heures qui ont suivi n'étaient pas plus claires – je n'arrivais même pas à me rappeler *comment* j'avais récolté ces cinq tonnes de Fleur...

— ...Enfin le résultat est là, j'ai conclu en rotant mon Crostiche. On a cinq tonnes dans les soutes. Le contrat est rempli.

— Peux-tu m'en montrer un peu ? a demandé Zag-O. Je n'en ai jamais vu au naturel.

— T'en montrer ? C'est dans des containers blindés. Je vais pas en ouvrir un juste pour te *montrer* !

— Non, bien sûr. Je pensais que tu en avais gardé un échantillon à part.

J'ai secoué la tête... Soudain ça m'est revenu : j'avais ramassé deux têtes de Fleur... Une Fleur contre laquelle je m'étais *battu* – j'avais oublié pourquoi. Avec un peu de chance, elles devaient encore traîner dans la navette.

Je suis descendu voir dans la soute (c'était agréable de parcourir ces coursives sans entendre l'ord grincer ses insanités : Zag-O l'avait repris en main et réduit au silence). En effet j'ai retrouvé les deux morceaux de Fleur ratatinés au pied du siège de pilotage de la navette. Ils n'avaient rien de typique : ils ressemblaient à n'importe quel bout d'algue ramassé sur une côte. Je me demandais ce que Zag-O allait en tirer.

Il les a examinés avec toute sa rigueur scientifique : microscope, analyses, décodage génétique... Au bout d'une heure d'études, il m'a annoncé un résultat partiel :

— Ces plantes sont d'origine pléiadim.

— Pléiadim, hein ? Tiens, ça me fait penser, je t'ai pas raconté...

Pendant que Zag-O affinait ses examens, je lui ai narré l'épisode du satellite pléiadim, en orbite autour de cette planète depuis deux mille ans selon l'ord de bord.

Il m'a interrompu :

— Cette plante est une mutation dégénérée d'une variété de drosera appelée *p'ttak*, qui pousse communément sur plusieurs planètes du système de Taygete. Avant de rencontrer les Hyadims, les

Pléiadims en faisaient une grande consommation, car elle était censée leur procurer la sagesse. Actuellement seuls quelques ancêtres en connaissent encore l'usage. Mais *ceci* (il agitait ce qu'il restait des têtes disséquées par les analyses) n'est pas la plante originelle. C'est une mutation provoquée, qui a dégénéré. (Zag-O a hoché pensivement la tête – geste très humain, j'ai trouvé.) C'est dommage que tu n'aies pas ramassé d'autres échantillons végétaux. Cela nous aurait permis d'en savoir un peu plus sur ce monde mystérieux...

— J'avais pas vraiment la tête à ça... Et puis t'as toutes les analyses que la *Puce* a faites. L'ord de bord a même enregistré 72 heures de bavardage du satellite pléiadim.

— Je vais dépouiller tout ça, a décidé Zag-O. Ce monde recèle une énigme liée aux Pléiadims. Je suis curieux de la connaître.

— Pourquoi ? Tu t'intéresses aux Pléiadims ?

— Les Pléiadims en savent beaucoup plus long sur les Humains que les Humains sur les Pléiadims – voire sur eux-mêmes. C'est pourquoi je m'intéresse à eux.

Il a rangé ses instruments d'analyses et s'est dirigé d'un pas raide vers le siège de pilotage.

— Hé ! Zag-O, attends ! Qu'est-ce t'as l'intention de faire ?

— Programmer un Saut. Cela fait deux heures que nous dérivons et consommons de l'énergie.

— Très bien. Tu sais où on va ?

— Non, mais tu vas me le dire.

— Mercure, Système Solaire. 30° au-dessus de l'écliptique. (C'était les coordonnées que Crass m'avait indiquées.)

— » Le soleil illumine la nuit », a marmonné Zag-O en se connectant, « il ne la change pas en lumière. »

— Qu'est-ce tu veux dire par là ?

Il ne m'a pas entendu : il était en drain-contact avec l'ord de bord. J'ai deviné à son expression soucieuse qu'il y avait des problèmes. Il s'est tourné vers moi, a débranché son drain.

— On peut pas sauter ?

— Si, a-t-il répondu. Mais certains organes sont endommagés, notamment le visar gyroscopique et le tensiorégulateur de poussée. Notre vitesse et notre précision de visée s'en trouveront fort perturbées en espace normal.

— Bon, mais ça nous empêche pas de sauter ?

— Non, quoique du point de vue sécurité...

— Ça on s'en fout. Tant qu'on peut sauter, on saute. On fera réparer la *Puce* dans un astroport. J'ai passé *trois jours* en orbite à bricoler ce tas de ferraille, Zag-O. J'ai pas envie de remettre ça tout de suite, tu piges ?

— *Audaces fortuna juvat*, a soupiré Zag-O en lançant le protocole

de Saut.

*

**

Grâce à l'habileté de Zag-O, on a émergé exactement à l'endroit prévu, à 30° au-dessus du pôle nord de Mercure.

On était attendus. Mais pas par les hommes de Crass ou de Tanarg.

A peine étions-nous apparus dans l'espace normal, vaseux et retournés, qu'une voix forte a aboyé dans l'habitable de la *Puce* :

« GRIS à vaisseau inconnu. GRIS à vaisseau inconnu. Stoppez vos machines et identifiez-vous. »

— Enfer de Dante, je me suis pris la tête. Manquait plus que ça. Zag-O, qu'est-ce qu'on fait ?

« GRIS à vaisseau inconnu, stoppez vos machines et identifiez-vous ! C'est un ordre formel ! »

— On répond, a dit Zag-O, enclenchant le com.

Tandis qu'il expliquait d'une voix posée au GRIS quelle avarie nous empêchait de nous arrêter rapidement, j'ai subi un bref assaut de panique où j'ai pensé simultanément : *C'est elle, cette salope de Bérénice qui m'a dénoncé, chopé avec 5 tonnes de Fleur je suis bon pour la Terre et tout n'était donc qu'un vaste piège* – pensées peu constructives en la circonstance. Puis j'ai eu une idée :

— Zag-O, on va les semer. Mets-nous le mégaboost, l'accélération à 25 g.

— Impossible, a répondu le droïde sans se départir de son calme. La panne du tensorégulateur de poussée concerne justement ce moteur. Nous ne pouvons guère aller plus vite qu'une navette sol-espace.

— Alors on est foutus, j'ai blêmi.

— Je le crains, a opiné Zag-O.

« L'identification que vous avez transmise correspond à un vaisseau recherché par le GRIS du Système Solaire », a vociféré le haut-parleur. « En conséquence de quoi tous les occupants de ce vaisseau sont en état d'arrestation, jusqu'à preuve de leur innocence ou d'une erreur judiciaire. »

Zag-O s'est tourné vers moi, interrogateur : j'étais censé sortir de ma cervelle en compote une solution miracle. J'ai baissé les bras, découragé. La voix a poursuivi, implacable :

« Vous avez trois minutes pour vous arrêter et vous préparer à être arraisonnés. Si vous tentez de fuir ou de résister, la loi nous autorise à détruire votre appareil. »

On a obtempéré. Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Notre super-Puce aux bonds à 25 g se traînait comme un vieux cargo. De plus elle n'était armée que d'un simple laser de coupe – un canif face à la

puissance de feu des Black Staff du GRIS. Je me sentais crétin. Qui m'avait tendu ce piège grossier ? Comment j'avais pu tomber dedans ? Pourquoi l'infortune s'acharnait contre moi ?

En observant d'un oeil morne le vaisseau noir et trapu s'approcher de la *Puce* enfin stabilisée, masquant peu à peu la lumière violente du Soleil en dessous, j'ai pensé que j'aurais l'occasion de voir longuement Bérénice... si elle était bien prisonnière sur Terre. J'espérais que ce n'était pas le cas. Je n'étais pas prêt à affronter une telle réalité. J'ai songé à mes cauchemars, les considérants sous l'angle bizarre de rêves prémonitoires...

Enfin le Black Staff a bouché toute la vue et s'est abouché au sas de la *Puce* avec douceur et dextérité. L'autre appareil (on se sait pourquoi, ils vont toujours par paires) s'était mis en orbite serrée autour de nous. Zag-O a commandé l'ouverture du sas et nous avons attendu l'arrivée des agents du GRIS. J'ignorais ce qu'il en pensait, quant à moi je n'avais aucune réaction. Je ne croyais pas à ce qui m'arrivait.

Les agents ont fait irruption dans le poste de pilotage, armes à la main. Ils étaient trois – dont une femme.

Elle a ôté son casque, secoué sa chevelure blonde et m'a souri – je l'ai reconnue :

— Tay ? !

— Eh oui, elle a fait d'un ton espiègle. La petite droïne qui t'a ennuyée un soir sur Océan...

— Par l'Aurige ! Si j'avais su...

Tay a fait signe à ses acolytes, qui l'entouraient tels deux anges gardiens :

— Allez-y, ça doit se trouver dans les soutes. (Elle a levé vers moi ses beaux yeux de poupée – d'ex-droïne.) C'est là, n'est-ce pas ? Je t'en prie, ne me demande pas ce qu'on cherche.

— Non, je m'interroge simplement... Comment t'as pu si longtemps supporter Crass ? T'es dévouée tant que ça au GRIS ?

— Je suis une bonne espionne, a-t-elle concédé d'un geste négligent de la main. (Tay a jeté un regard circulaire en faisant la moue.) On voit bien que c'est un antre de célibataire ici... Où est-ce que je peux m'asseoir ? Là-dessus ?

Elle s'est posée du bout des fesses sur le bord de la couchette en désordre. Elle était nette et pimpante dans son uniforme du GRIS impeccablement ajusté. Une image d'elle m'est revenue en mémoire – Tay nue et rampant comme une chatte en chaleur dans la chambre sous Océan... J'ai pressé mes paupières de mes doigts. L'une des deux visions ne devait pas être réelle.

J'ai rouvert les yeux : Tay était toujours là, souriante – moqueuse.

— J'ai l'impression que tu regrettes quelque chose, Oap Tào, a-t-elle dit d'un ton quelque peu sarcastique. Tu sais, ce soir-là... j'ai largement dépassé les impératifs de ma mission. Dommage que tu aies tout gâché...

Cette garce retournait le couteau dans la plaie.

— Est-ce que mon souvenir avait bon goût ?

— Ton souvenir ?

— Ce long baiser que je t'ai donné...

— Qu'est-ce tu veux dire ? Qu'est-ce tu m'as fait ?

Elle a ri, ravie :

— Je t'ai refilé un traceur... Tu sais, ces petites molécules hyperfluides qui se fixent sur la thyroïde. Crass n'avait même pas besoin de me révéler ton point d'émergence : nous savions en permanence où tu étais.

J'ai porté involontairement ma main à ma gorge, où émettait toujours le traceur, invisible, indétectable... sauf par le scanner de la clinique sur Orange, me suis-je rappelé. Voilà pourquoi ce toubib m'avait menti : il avait bien détecté l'inviolable traceur du GRIS, et il a cru que j'étais un prisonnier évadé.

Un traceur du GRIS, j'ai réalisé, abasourdi. J'avais toujours pensé qu'il venait de Crass... alors qu'il venait de Tay. La droïne. La chatte en chaleur. L'espionne retorse. Le piège était en place depuis le début. J'étais le bouc émissaire désigné.

Tay a dû voir sur mes traits ma déconfiture, car son sourire s'est teinté de commisération :

— Pauvre Oap Tào... Tu t'es fait avoir, hein ? De tous côtés...

— Vraiment, j'ai grogné. C'est lamentable. Quel trafic pourri... Vous avez arrêté Crass au moins ?

— Eh non, mon cher, car nous attendions la *preuve*, cette preuve flagrante et stupéfiante que tu apportes... Maintenant, grâce à toi, nous allons l'arrêter.

— Et Tanarg ? Et Bérénice ? (Je voulais que tout le monde plonge avec moi. Veulerie ? Traîtrise ? Mais *qui* m'avait mis dans cette merde ?)

Tay a fait la moue (sa moue était adorable) :

— Pour eux, ce sera plus difficile. Ils sont sur Terre... Ils contrôlent toute une région. Tenter de les arrêter revient à déclencher une guerre. Le GRIP ne sera jamais d'accord... Il ne veut pas d'histoires.

— Mais pourquoi les arrêter, s'ils sont *déjà* prisonniers sur Terre ?

— Pour les *tuer* ! (Tay a pris une expression fougueuse – son air d'Amazone en guerre.) Ils sont la racine du mal. Ils contrôlent tous les réseaux de Fleur. On en coupe sans cesse, il en repousse toujours. Et le

GRIP qui surveille la Terre est trop mou ou trop corrompu pour régler définitivement le problème. Il faut donc qu'on s'en occupe... plus ou moins légalement.

— Pourquoi tu me racontes tout ça ? Je suis du mauvais côté de la barrière, dans cette histoire.

— Non. Tu n'es qu'une victime. Tu n'as pas agi de ton plein gré. Tu bénéficies de circonstances atténuantes. (Elle s'est levée, a posé une main sur mon épaule. Elle sentait le parfum de luxe... en mission au milieu de l'espace.) Avec une bonne défense, tu as des chances d'éviter la Terre. Et même... si tu veux bien nous aider un peu, il se pourrait qu'il n'y ait pas de procès du tout...

Elle a effleuré ma joue, comme une promesse de plaisirs futurs, puis a virevolté, gracieuse, à travers la pièce. Les voiles lui manquaient.

— Qu'en penses-tu ?

— Vous... aider comment ? j'ai fait d'une voix étranglée. (*Aider le GRIS ! Ça sonnait comme une grossièreté dans ma bouche.*)

Elle s'est plantée devant moi – Amazone de nouveau.

— Tu descends sur Terre, soutenu par toute la logistique du GRIS. Tu t'introduis jusqu'à Tanarg et Bérénice, et tu les élimines.

— Et je gagne quoi ?

— L'oubli. La liberté.

— Et si je refuse ?

— Tu descendras aussi sur Terre, mais comme prisonnier. Ce ne sera pas du tout la même chose.

A cet instant les deux agents sont revenus dans le poste de pilotage. Le pas traînant, l'air dépité.

— Désolés. Nous n'avons rien trouvé.

— Nous avons cherché partout... Il n'y a que ça. (L'agent a exhibé les deux morceaux de pétales racornis.)

Tay m'a regardé – j'étais aussi stupéfait qu'elle.

Rien ? Pas de Fleur ? ?...

Un vertige m'a saisi – des pensées, des images se sont détachées de moi en tourbillonnant. Des certitudes brisées, des voiles soudains évaporés... J'ai encaissé le coup, estomaqué.

Je n'avais pas rapporté de Fleur. C'était un faux souvenir. Tout s'éclairait à présent. Comment aurais-je pu en récolter *cinq tonnes* ? Si j'avais tué une Fleur, c'était uniquement celle de Spin – la paria, la solitaire, la mangeuse d'hommes.

D'où me venait ce faux souvenir ? Un résidu de l'esprit de Spin ? Une manoeuvre des créatures ailées ? Elles en étaient capables... Elles savaient jouer avec l'esprit humain. Mais dans quel but ? Pour m'éloigner plus vite ? Pour me faire massacrer par les hommes de Tanarg ? Pour m'éviter d'être arrêté par le GRIS ? Qu'avaient-elles en

tête ?

— Tu es allé là-bas et tu n'as *rien* ramené ? m'a demandé Tay d'une voix incrédule.

— Tu vois bien que non. J'ai juste fait du tourisme. Je suis parfaitement en règle. Ton marché ne tient plus, Tay.

— Si, il tient toujours. Car tu n'es pas du tout en règle, Oap Tào. (Elle a sorti un flexe d'une poche, l'a étalé devant mes yeux.) Regarde un peu : tu es recherché dans trois systèmes différents, pour au moins 23 infractions et délits. Je t'en cite quelques uns : « Abandon de vaisseau sur une voie publique. Vol et recel d'objets appartenant au patrimoine du Système Solaire. Corruption de fonctionnaires. Association de malfaiteurs en vue de contrebande. Détention illégale d'un droïde volé à la CNM. » (Coup d'oeil appuyé vers Zag-O, immobile et silencieux.) Tu en veux d'autres ?

— Laisse tomber, j'ai soupiré. Une fois de plus, j'ai pas le choix...

— Si, a dit Tay. Tu peux refuser de collaborer. Nous suivrons la procédure normale. Tu auras beaucoup d'ennuis, et quand tu penseras en avoir terminé avec nous, les tueurs de Tanarg te tomberont sur le dos. Ta vie ne sera pas très marrante en somme. Si tu acceptes, tu prends dans l'immédiat beaucoup de risques. Mais tu seras libre après. Et le droïde restera avec toi.

— Laisse-moi réfléchir.

— Très bien. J'attends ta réponse dans une heure.

Elle s'est éclipsée dans son Black Staff, ses anges gardiens sur ses talons. Zag-O et moi nous sommes dévisagés. Longuement. Je me suis abstenu de toute question. Il s'est abstenu de tout commentaire.

Puis j'ai pris ma décision.

Interlude

Oap Tào se renversa en bâillant dans son fauteuil, signifiant que l'entretien était terminé pour le moment. Le garçon coupa l'enregistreur mais la fille voulut quand même savoir :

— Alors ? Vous avez accepté ?

— Tu sauras ça demain, chère minoise.

— Mais non, trancha le garçon. Il a refusé. Tu imagines Oap Tào travailler pour le GRIS ?

— Sur ce coup-là, parfaitement ! se défendit la fille.

— Non, non, je suis pas d'accord. Il n'a pas pu se venger comme ça...

Les deux étudiants s'éloignèrent avec leur enregistreur, tout à leur discussion. Ils parlent de moi comme si j'étais un héros de feuilleton, songea le vieux contrebandier. Et non un gus vivant qui leur raconte une histoire vécue... Mais la vie est un grand feuilleton pour eux. Est-ce qu'ils font la différence entre leurs sensos et la réalité ?

Levant les yeux, Oap Tào capta le regard de Yanik Kéfélec, tapi telle une vieille araignée au milieu de sa roue géante chromée.

— Alors ? lança Yanik.

— Alors quoi ?

— T'as accepté ou pas ?

— Comment ? Toi non plus tu sais pas ? Toi qui as tout vu, tout entendu ?

— Ben non, je sais pas, marmonna Yanik.

— O.K., conclut Oap Tào, en s'extirpant (non sans mal) du profond fauteuil. Alors je vais raconter la vérité. Pure et dure.

Le mois prochain :
Bérénice

Lexique

des noms propres cités dans ce volume (édition de 2225)

AL : année-lumière, qui vaut 9,4606. 10^{12} km, soit 63241 UA.

Alliance du Traité d'Orion (ATO) : alliance économique, politique et culturelle entre Humains, Hyadims et Pléiadims, constituée en 2128, l'année suivant la signature du Traité d'Orion qui mit fin à la Guerre de Trois Secondes. Créée à l'origine dans le but de préserver la paix entre les peuples, l'Alliance du Traité d'Orion étendit peu à peu son activité à la protection écologique et/ou culturelle de nombreuses planètes.

Ammassarrik : capitale planétaire de Tatooïne (Altaïr, Aigle). 348.000 habitants permanents. Production d'eau, industries cryogéniques. Ecole de pilotage renommée (Ecole des Pilotes d'Elite du Captain Wot).

Ballade de la Silla : célèbre sensosaga, produite par U-Com Int., contant les amours sublimes et impossibles d'une Humaine et d'un Pléiadim. Il en existe actuellement 3816 versions différentes, dont 2 spécifiquement pléiadims.

Canaan : 4^e planète du système de Tau Ceti (Baleine), membre de la CNM. Elle fut la seconde planète découverte à posséder une atmosphère de type terrestre. *Distance à Tau Ceti* : 0,75 UA. *Révolution* : 1,4 an (TU). *Rotation* : 18 h 50 mn. 6 satellites de type lunaire. *Diamètre* : 10300 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,82. *Atmosphère* : azote 67 %, oxygène 23 %, vapeur d'eau 4 %, gaz carbonique 4,5 %, ozone et gaz rares 1,5 %. *Sol* : granités, basaltes, silicates (sables). Faibles traces d'eau. *Formes de vie* : végétales primitives (nombreuses variétés de cactus et lichens). Peuplement humain relativement dispersé, d'obédience religieuse et agricole. *Capitale planétaire* : Iérhu-Shalaïm.

Commission d'Etudes Planétaires : commission mixte (Humains-Hyadims-Pléiadims) placée sous le contrôle de l'Alliance du Traité d'Orion et chargée d'étudier les planètes nouvellement

découvertes, afin de déterminer leur statut et leur aptitude à la colonisation.

Ecole des Pilotes d'Elite du Captain Wot : école de pilotage paramilitaire, connue pour la rigueur et la dureté de son enseignement. (Le Captain Wot est une figure de légende qui aurait réussi à abattre un vaisseau pléiadim pendant la Guerre de Trois Secondes. Mais il ne fut jamais prouvé que les Pléiadims opérèrent à partir de vaisseaux.)

GRIS (Groupement de Recherche Interplanétaire et Spatiale) : police galactique officiant dans le Système Solaire et les Nouveaux Mondes. Son statut ne lui donne aucun droit d'action sur aucun monde habité, où la police est assurée par le **GRIP** (Groupement d'Investigation Planétaire). Les deux groupements travaillent évidemment en étroite collaboration.

Hyadims : peuples non-humanoïdes établis autour de 27 étoiles de l'amas des Hyades (à 130 années-lumière du Système Solaire) et occupant environ 350 planètes. Civilisation très ancienne, non-technologique, les Hyadims semblent n'avoir accédé que récemment à l'expansion interstellaire, sous l'influence et avec le concours probables des Pléiadims qui les soutiennent et les assistent techniquement depuis 10 siècles (TU). La civilisation hyadime, essentiellement spirituelle et philosophique, a atteint de hauts degrés de développement dans le domaine des « pouvoirs » de l'esprit (télépathie, télékinésie, précognition, etc.). Leurs pénétrantes facultés d'analyses en font des philosophes réputés, des maîtres recherchés dans les disciplines de l'esprit, ainsi que, paradoxalement, des économistes chevronnés (bien qu'ils ignorent, sur leurs mondes, toute notion de commerce et d'économie – domaines « réservés » des Pléiadims). Toutes les émotions et sentiments humains leur étant parfaitement étrangers, la communication avec les Hyadims reste malgré tout relativement difficile, et nécessite souvent le recours à un ambassadeur pléiadim. Le premier contact Humains-Hyadims date de 2130.

Langage Interracial Standard (LIS) : Langue interstellaire, dérivée du français, officialisée depuis 2140 comme langue multicom unique, adoptée en 2142 par les Pléiadims et en 2149 par les Hyadims. Son enseignement est obligatoire, en sus des langues locales.

M 57 (Lyre) : nébuleuse « annulaire » de gaz en expansion éjecté par une nova qui a explosé il y a 5300 ans. L'« anneau » (qui est en fait une sphère) a un rayon de 0,317 AL, en expansion de 19 km par seconde. Il est composé essentiellement d'oxygène, d'azote et d'hydrogène. La nova-source est une étoile binaire serrée comprenant une géante bleue type 0 et une naine blanche, rayonnant dans l'ultraviolet. L'unique planète du système est classée Monde à Ecologie

Préservée depuis 2172.

Mercure : 1^{ère} planète du Système Solaire, membre de la CNM (sous juridiction martienne). *Distance au Soleil* : 0, 39 UA. *Révolution* : 86 jours (TU). *Rotation* : 59 jours (TU). *Diamètre* : 4880 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,38. *Atmosphère* : néant. *Sol* : silicates, roches et poussières basaltiques. *Formes de vie* : néant. Faible peuplement humain (personnel de maintenance). Bases scientifiques, centrales d'énergie solaire.

Nova Prâha : capitale planétaire de Rigil-K (Tollman, Centaure). 834 000 habitants. Centre culturel et universitaire.

Non-monde : en thanatologie, état intermédiaire existant après la mort ou avant la naissance, dans lequel une certaine conscience peut perdurer ou se former. Pressentie sur la Terre dès l'Antiquité, l'existence du non-monde a été révélée de manière irréfutable par les Hyadims (tests de Tot en 2151).

Océan : 49^e planète du système de Rasalgethi (Hercule), classée Monde à Ecologie Préservée par l'Alliance du Traité d'Orion. *Distance à Rasalgethi* : 77 UA. *Révolution* : 3316 années (TU), irrégulière (influence de Ras-B). *Rotation* : 36 h 44 mn. 2 satellites. *Diamètre* : 112.000 km. *Gravité (Terre = 1)* : 0,72. *Atmosphère* : brumeuse. 78 % vapeur d'eau, 17 % oxygène, 2 % ozone, 3 % méthane et gaz rares. *Sol* : essentiellement liquide (océan planétaire), îles basaltiques et calcaires. *Formes de vie* : végétales (îles et surface de l'océan), animales dans les grands fonds (peu connues). Bases d'études humaines et pléiadimes. Après sa découverte en 2147, Océan servit pendant un demi-siècle de repaire au grand banditisme interstellaire.

Pléiadims : peuples humanoïdes établis autour de 175 étoiles de l'amas des Pléiades (centre historique : planète Sh'rрат dans le système triple d'Alcyone) et possédant des bases et colonies sur de nombreuses autres planètes. Civilisation extrêmement ancienne, très évoluée, de type technologique (ils ont notamment « offert » à l'humanité le principe du Saut, l'antigravité, le gène inhibiteur de la vieillesse et la maîtrise de la fusion thermonucléaire). Ils ont en outre acquis (grâce à dix siècles de fructueux échanges avec les Hyadims) un profond sens philosophique, qui les fit surnommer, à juste titre, « les Sages Gardiens de la Galaxie ». Ils ne connaissent cependant ni la peur ni la pitié, et ont élevé la discrétion au rang de suprême valeur morale. Les Pléiadims portent en eux un virus nécessaire à leur équilibre biologique, mais qui s'est avéré mortel pour l'homme (et fut à l'origine de la Guerre des Trois Secondes). Le premier contact radio avec les Pléiadims eut lieu en 2111, à bord d'un vaisseau de colonisation Abowo en route vers Epsilon Eridani. Le premier contact physique se déroula en 2127 avec l'arrivée des ambassadeurs pléiadim sur Terre, qui produisit les conséquences que l'on sait.

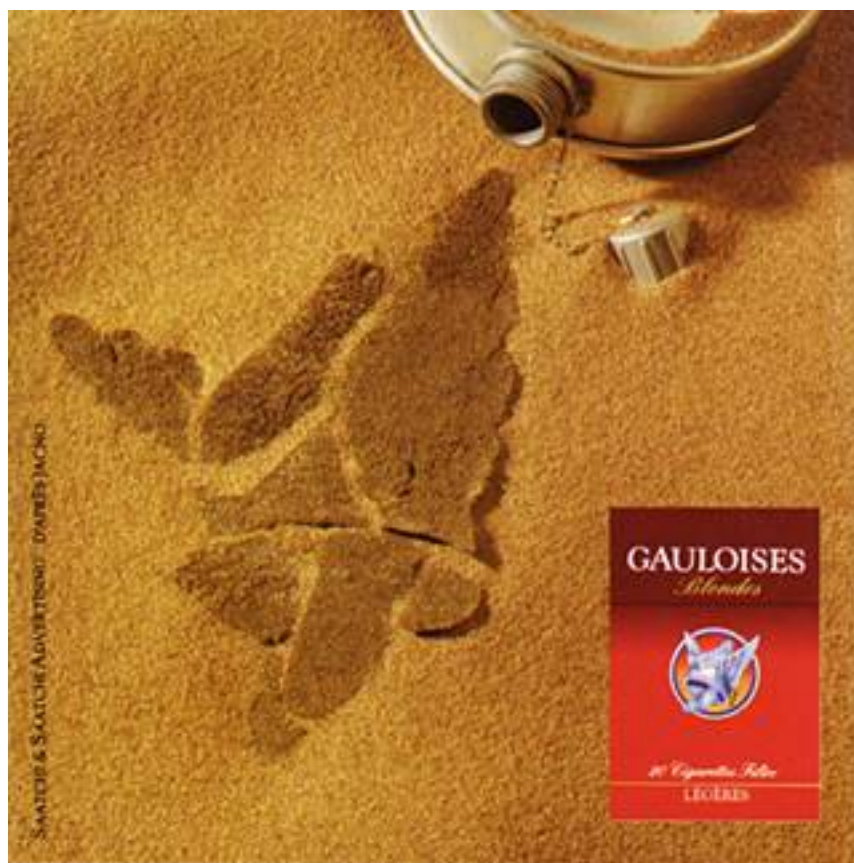
Rigil-K : 2^e planète du système de Toliman (Centaure), membre de la CNM. Première planète hors Système Solaire colonisée par l'humanité. *Distance à Toliman* : 1,2 UA. *Révolution* : 1,6 année (TU). *Rotation* : 20 h. 3 satellites (type lunaire). *Diamètre* : 9754 km. *Gravité (Terre — 1)* : 0,96. *Atmosphère* : terraformée. Azote 76 %, oxygène 18 % (en augmentation), gaz carbonique 5 %, ozone et gaz rares 1 %. *Sol* : granité, basalte et roches carbonées. Quelques surfaces liquides (mers intérieures). *Formes de vie* : végétales (forêt primitive) et animales (insectes et reptiles). Peuplement humain, faune et flore importées. *Capitale planétaire* : Nova-Prâha.

Tatooïne : 15^e planète du système d'Altaïr (Aigle), membre de la CNM. Seule planète glacière connue à porter des formes de vie évoluées. *Distance à Altaïr* : 22,2 UA. *Révolution* : 92,3 années (TU). *Rotation* : 57 jours 03 mn. 13 satellites. *Diamètre* : 23200 km. *Gravité (Terre = i)* : 0,67. *Atmosphère* : 52 % hydrogène, 27 % hélium, 14 % méthane, 7 % ammoniac. Tempêtes de neige de méthane. *Sol* : glaces (méthane, ammoniacque, eau) sur substrat rocheux. *Formes de vie* : animales (?), creusant des galeries dans la glace (crackers), et végétales (?), en vol bondissant dans l'atmosphère (gaw-gaws). Bactéries. Empreintes fossiles dans la glace. Peuplement humain en voie d'expansion. *Capitale planétaire* : Ammassarrik.

Taygete : une des étoiles de la constellation des Pléiades, type B 6. Pour plus de détails, consulter le Répertoire des Mondes Pléiadims.

TU : Temps Universel, établi d'après la rotation de la Terre et sa révolution autour du Soleil. Bien que toujours utilisé comme base-temps en astronomie et jurisprudence, le TU tend à disparaître comme temps civil dans tous les systèmes planétaires (à l'exception du Système Solaire) au profit des Temps Locaux (TL) des planètes concernées. Les systèmes bioniques, informatiques et cybernétiques utilisent le Temps Décimal (TD), beaucoup plus pratique.

UA : Unité Astronomique, équivalente à la distance moyenne de la Terre au Soleil et valant 149.597.870 km.



Aller cueillir des fleurs sur une planète inconnue, ce n'est pas forcément une promenade bucolique. On peut même y risquer sa vie. Surtout si ces fleurs sont conscientes, télépathes et cherchent à vous nuire...

67237.8

ISBN 2-265-04421-0



Illustration MANDY

[1] Voir *Rasalgethi* (vol. 1) ch. 1 + lexique